VOLUME I — WINNIPEG, MARDI, 14 AVRIL 1914 — NUMERO 48

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Téléphones - - Garry 4264-4265

SOURCE DE MAL

Dans une de ses études sur les frictions et les mésententes qui divisent les deux principaux éléments de la nation canadienne, le groupe de langue française et le groupe de langue anglaise, M. Henri Bourassa, notant la réaction qui se manifeste dans tous les centres français contre l'élection de représentants choisis au sein de la minorité anglaise, souligne le tort qui résultait pour les minorités françaises des autres provinces de cette trop grande condescendance de la part des électeurs québecois. "Vous, Français de la province de Québec, surtout de Montréal, disait un jour à M. Bourassa un des principaux représentants de l'élément français en Ontario, vous ne sauriez imaginer le mal que nous fait votre excessive générosité envers la minorité anglaise dans la représentation civique et parlementaire. Loin d'être pour nous une aide à obtenir un juste traitement aux mains de la majorité d'Ontario, on regarde cette générosité de votre part comme une confession de votre infériorité. Les Anglais d'Ontario pensent et disent que les Français de Québec élisent fréquemment des représentants de langue anglaise pour la simple raison qu'ils ne peuvent trouver chez eux des hommes aptes à bien conduire leurs affaires publiques."

* * *

Cette remarque d'un ontarien est profondément vraie non seulement de l'attitude des Canadiens-français de la province de Québec mais de tout groupe français en quelque lieu qu'il vive. La fierté nationale, s'exerçant dans toute sa plénitude est une des conditions de la santé morale d'un peuple. Nous sommes solidaires les uns des autres que nous formions la minorité française dans l'Ontario ou ici ou la majorité dans le Québec. Une affirmation d'un de ces groupes constitue pour les autres un encouragement à lutter, à réclamer sa part dans l'administration fédérale, provinciale ou municipale. Ce n'est pas l'acte seul d'une forte majorité comme celle de Québec qui est efficace. Celui du petit groupe, dont l'action s'exerce dans une municipalité, ne l'est pas moins. Dans l'économie du corps humain, la vie de la cellule est une chose primordiale. Ce n'est pas seulement au parlement fédéral, à la législature provinciale qu'il faut réclamer sa part de représentants. C'est partout et toujours, dans les administrations municipales comme dans les administrations supérieures. Diriger, gouverner, être le pouvoir qui décrète et agit, c'est une garantie, la plus efficace en ce pays, du respect de notre droit.

* * *

Si nous pouvons élire un des nôtres au parlement fédéral, élisons-le. Suivons la même tactique pour la chambre provinciale. Et la même encore dans les élections municipales. La même partout où par notre vote nous pouvons décider.

AUX LUEURS DU BROWNING

Nos lecteurs ont encore présent à l'esprit le meurtre de M. Gaston Calmette, directeur du *Figaro* par Mme Caillaux, épouse (?) du ministre des finances dans le cabinet français.

Cyr, de la *Croix*, dans un vigoureux article, montre que l'éducation toute matérialiste et animale de Mme Caillaux, divorcée ré-accouplée à un divorcé, devait la conduire au crime commis.

C'est intitulé "Aux lueurs de browning."

Les six éclairs du browning assassin de la femme de Caillaux ont produit l'effet de ces lueurs foudroyantes de magnésium que nos reporters photographes font jaillir au bon moment pour "prendre" une tranche de vie.

Ils nous ont donné un instantané révélateur des coulisses où vit et s'agite fiévreusement tout un monde politique dont le gros public que nous sommes ne voit que les manifestations apprêtées par la mise en scène.

D'un côté, un courageux écrivain, M. Calmette. Il a du talent et plus encore du caractère. Il aime sa patrie, et il a dans les mains des documents nombreux qui contiennent la preuve écrasante qu'un ministre pourri de Finances, renégat des traditions ancestrales, a fait et fait encore des intérêts vitaux du pays la rançon de ses ambitions politiques et de ses appétits d'arriviste.

Il a eu l'audace d'entreprendre la défenestration de ce ministre qui est un véritable péril national. Il le fait avec désintéressement, sans haine comme sans défaillance. C'est à une tâche patriotique qu'il travaille, sans la pensée ni l'espoir d'aucune récompense.

La journée s'achève. Il vient peut-être de mettre la dernière main à un article qui sera un nouveau coup de sape aux pieds argileux du ploutocrate démagogue. Il va quitter son bureau de rude travail, quand un ami se présente: c'est Paul Bourget, un des plus illustres ouvriers de la gloire littéraire de la France, un défenseur, lui aussi, de l'intégrité nationale.

Et, dans la reposante sérénité du soir, les deux hommes se délassent du labeur journalier en une amicale causerie.

Mais voici qu'une femme se présente. Six coups de revolver, et le courageux lutteur est terrassé. Un seul cri s'échappe de ses lèvres quand on le relève mortellement atteint: "J'ai fait mon devoir, j'ai fait mon devoir!"

C'est la riposte d'une conscience droite à la violence brutale.

Et c'est aussi, nous l'espérons, la prière suprême du chrétien qui va entrer soudain dans l'éternité, et qui, dans le désarroi de cette heure où, selon le mot du *Dies irae*, la pauvre créature humaine se demande ce qu'elle pourra bien dire pour sa défense—*quid sum miser tunc dicturus?*—jette aux pieds du Souverain juge cette protestation suppliante de sa bonne volonté.

Nous ignorons encore, au moment où nous écrivons, si, dans le sens dessus dessous de cette affolante agonie de quelques heures, un prêtre fut appelé pour appliquer à cette bonne volonté se débattant dans les affres de la mort les paroles apaisantes du pardon divin. Mais nous pensons qu'une telle fin au poste du devoir, que ce sacrifice de la vie pour la patrie trahie par un ministre prévaricateur a dû plaider puissamment auprès du Tribunal suprême contre les trop justes griefs qui pesaient, par ailleurs, sur le directeur responsable du journal boulevardier.

Mais cette dame, quelle était-elle?

La femme de Caillaux, disent les journaux.

Sa femme? C'est possible, selon le Code. Mais voici qu'à la lueur scandaleuse de ces coups de feu, le gros public français découvre ce que savaient seuls les initiés du Tout-Paris politique. La masse honnête vivant en marge de ce monde spécial, les masses chrétiennes cultivant silencieusement et à l'écart les fortes vertus qui donnent à la France des familles généreuses et des générations pures, apprennent ce qu'était le "ménage Caillaux": un divorcé uni légalement à une divorcée—sans préjudice des liaisons non moins laïques mais illégales et fugitives du joyeux "Jo".

Donc, ménage sans Dieu et contre Dieu, contre sa loi et sans ses grâces.

Et voilà dans quel monde la franc-maçonnerie triomphante est réduite à chercher ses grands hommes pour en faire les gouvernants d'un grand et honnête peuple. Des Doumergue, des Monis dont on sait le passé et même le présent douteux, et un Caillaux vendeur du Congo français à l'Allemagne, un Caillaux empêtré dans les finances louches, accusé des pires méfaits politiques, suspect de criminelles manoeuvres de Bourse pour assurer un viatique électoral à la bande famélique des parlementaires accrochés à sa fortune, et, ce qui dépasse tout aux yeux des braves et honnêtes gens qui forment la masse du pays, un Caillaux vivant en dehors des lois de la morale chrétienne et traditionnelle de notre patrie.

A cette clarté, le public se rend parfaitement compte de l'acte animal de cette femme.

Elle aime le compagnon purement légal de sa vie. Elle le voit en proie aux angoisses et aux fureurs quotidiennes où le jette la campagne justicière du *Figaro*, ballotté entre des résignations cyniques, des découragements sombres et des révoltes exaspérées, menacé à chaque instant de crouler, ne tenant debout que par l'immorale complicité des parlementaires qui l'abandonneront lâchement et le piétineront dès que ce sera leur intérêt de le faire.

Il ne mange plus le malheureux, il dépérit. Il a des crises de rages qui le lancent aux confins de la folie.

Et elle, la compagne sans Dieu, est radicalement impuissante à remplir ce rôle sublime d'ange-gardien, de tendre et réconfortant appui, de sage conseillère et de consolatrice qui est celui de la femme chrétienne auprès du mari écrasé par l'épreuve et la désespérance.

Elle n'a pas la moindre notion de cette sublime mission à laquelle le sacrement du mariage prépare divinement l'épouse qui vit sa foi.

Elle ne sait pas dire et que faire. Elle s'irrite avec lui, elle se décourage, elle se révolte, elle s'affole, elle se tord de désespoir. Chaque matin, elle dévore fiévreusement ce misérable *Figaro*, et ce sont de nouvelles peurs et de nouvelles colères.

Pas une lueur bienfaisante d'en-haut ne vient ensoleiller cet enfer où grincent en une rage commune une immense ambition et un charnel amour.

Et soudain, frustrée des inspirations de l'ange, elle écoute les instincts de la bête. Avec cette courte vue, cette intuition enfantine, cette promptitude de synthétisation simpliste d'un grand nombre de femmes, elle se dit: tout cela, c'est la faute d'un homme; si je tuais cet homme?

Elle ne réfléchit pas qu'elle tuera du même coup la fortune politique de celui pour qui elle médite ce crime, qu'elle anéantira précisément ce pour quoi il tremble, ce à quoi il a sacrifié la conscience et l'honneur. Elle ne songe pas quelle horreur les éclaboussures de sang vont mettre à jamais dans le fragile et douteux bonheur de son foyer.

Et machinalement elle va acheter un browning qu'on lui livre, d'ailleurs, comme s'il s'agissait d'une aune de rubans. Machinalement, elle charge l'arme homicide, elle va, et elle tue... sans remords.

"Tu ne tueras pas, tu ne te vengeras pas, tu ne haïras pas, tu ne feras pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit": tous ces préceptes de la morale chrétienne sont étrangers à cette âme. Ell est sans foi, elle sera sans loi. Elle tuera stupidement, froidement, sans l'ombre d'une émotion.

Vie sans Dieu, vie animale; moeurs de païens, moeurs de bêtes.

Voilà où nous conduisent les raffinements d'une civilisation qui a perdu tout contact avec le surnaturel. Tels sont les fruits nécessaires de la "laïcisation" complète de la nature humaine. Nature déchue, elle a vers le vice de véhéments penchants qui dépassent les mauvais instincts de l'animal.

Et plus cette "paganisation" avance et gangrène la société, plus celle-ci devient inhospitalière et inhabitable.

Au règne de la croix, semeuse de vertus, succède le règne du browning.

Et nous ne sommes qu'au commencement!

Cyr.

Se tromper sur l'ordre est à l'esprit ce que se tromper sur le beau est au goût.

* * *

Pensez aux maux dont vous êtes exempt.

* * *

La vérité ressemble au ciel, et l'opinion à des nuages.

CIVILISATION AMERICAINE

Lors de l'affaire Dreyfus, les Etats-Unis menèrent grand train la prétendue campagne en faveur du respect des formes juridiques en l'honneur du traître. Combien l'on vitupéra alors la France! Avec quel dédain nos bons américains ne parlèrent-ils pas des instincts sauvages qui se seraient perpétués chez le peuple français et se seraient donné cours contre le traître Dreyfus et ses coreligionnaires. Après Dreyfus, ce fut l'affaire des Juifs de Russie. Pour protester contre la conduite du gouvernement russe, les Etats-Unis allèrent jusqu'à rompre le traité de 1832. Et quel concert de protestations dans toute la république américaine quand Beiliss dut subir son procès. Quelles dénonciations de la barbarie russe, de son administration judiciaire en marge du droit!

L'Amérique s'était constituée le champion de l'égalité des races, le champion du respect intégral de toutes les formes juridiques.

O hypocrites! Triplement hypocrites! Et l'extermination des races indiennes, par le fer ou l'alcool? Et la cure d'eau aux Filippines? Et la guerre civile entretenue au Mexique par vos soins et dans vos intérêts? Et le lynch, l'exécution sommaire en rupture de ban avec toute forme juridique quelconque? Oui, le lynch pratiqué encore tout récemment, de la manière lap lus atroce, comme l'indique cette courte dépêche, presque quotidienne?

New-York, le 25 février.—Une dépêche de Léland (Mississipi) raconte la mort terrible d'un nègre, qui, accusé de meurtre d'un chérif adjoint, fut arrêté par la foule.

Le malheureux eut les pieds et les mains ligotés, puis fut placé sur une chaise pleine d'huile à laquelle ses bourreaux mirent le feu.

Les flammes ayant brûlé les cordes dont il était lié, le nègre, vêtements en feu, essaya de s'enfuir. La foule le poursuivit et, l'ayant rejoint, le tua à coups de revolver puis vint replacer son cadavre sur le bûcher.

* * *

Les nègres ne suffisent plus. Vous vous attaquez maintenant aux femmes nègres. Les dépêches de la semaine dernière nous ont appris ce progrès.

O civilisation américaine! Résidu de mensonge et d'hypocrisie.

DES HOMMES

Où en sommes-nous de nos rêves d'émancipation en matière électorale, pauvres que nous sommes? Nous nous abordons, nous discutons, nous nous entretenons d'une foule de choses, de menus détails, et nous n'osons, comme de grands coupables, causer tant soit peu de la grande question, de la question primordiale, de celle qui affecte peut-être le plus nos pensées intimes; nous semblons pris de défiance réciproque. Comment expliquer cette attitude? Pourquoi cet air de lassitude et de découragement, le propre des vaincus sans lueur de revanche...? Notre idéal, "horizons nouveaux entrevus", notre ambition, nos légitimes espoirs d'un jour seraient-ils sans lendemain?

Vieux libéraux rougis sous le harnais lauriériste, n'aviez-vous pas abdiqué courageusement, sinon sans regrets vos principes et tout un passé, et en l'occasion présente, n'aviez-vous pas l'intention de tendre une main loyale au non moins loyal adversaire conservateur mus par un identique sentiment de patriotisme blessé, outrés du cynisme, des odieuses prétentions d'un commun ennemi? N'étiez-vous pas pleins d'ardeur et prêts à supporter de vos forces réunies un homme de notre sang et de notre foi, qui,—foin des partis, mais sous le couvert quand même du parti qui s'affuble du titre de protecteur, parce qu'il aurait été nécessaire pour obtenir un succès certain, d'user de cette couleur puisqu'étant minorité—aurait su s'affirmer et représenter enfin d'une façon plus anormale nos véritables intérêts.

Voilà que des politiciens, sans souci de nos espérances les plus légitimes, parce qu'ils ne sont que politiciens, brisent l'espérance dans son essor, figent les volontés, sèment la défiance et entretiennent habilement le désarroi, afin de profiter de l'état de choses créé, et de reconquérir un prestige sur son déclin.

Ils créent encore le désarroi, la défiance, en nous faisant constater que le seul motif valable, dans l'élection prochaine, la question des écoles, n'est plus en jeu.

Oh! électeurs, la question de nos droits spoliés, toujours déniés, la question de nos écoles bilingues n'est plus en jeu, mais elle ne l'a jamais tant été, et nos ennemis déclarés, qu'ils se nomment Norris et compagnie, et nos sincères "amis" que ce soit MM. Coldwell, Lawrence, Argue, etc., n'en ont jamais tant fait usage. Que nous importe à nous les idées de l'orangiste Coldwell (un orangiste et un autre orangiste font un total de deux orangistes), qui tous deux travaillent à réaliser le même but, en employant deux méthodes différentes.

Ces deux messieurs ne nous démentiront pas. Ce qu'ils veulent, et ils le veulent bien, n'est-ce pas l'homogénéité, une seule langue, un seul peuple, une seule religion. La nature des droits du faible, de ses traditions, de son culte, de son honneur, ils n'en ont cure. Le jour où ils se sentiront assez forts pour se passer de notre appui, de tout cela, ils se feront un piédestal.

La question des écoles n'est pas en jeu, serait-ce parce qu'elle est trop vieux jeu? Hélas! oui, c'est un bien vieux jeu qui se complique parfois, oh! bien singulièrement et de façon tout à fait inattendue, selon les personnages, les lieux. Voilà bientôt 25 ans que de misérables "escamoteurs" servirent pour la première fois à des badauds de leur connaissance le petit jeu, et depuis, ah! mon Dieu! on en a vu de toutes sortes et de tous calibres. Nous connaissons tous ces petites boîtes carrées, bien closes, qu'un simple crochet maintient hermétiquement fermées: il suffit d'une légère pression du doigt sur le crochet pour qu'immédiatement surgisse un diablotin à barbe hirsute, à la grande joie tant soit peu effrayée des tout petits; c'est encore une des faces du jeu scolaire.

Seulement ces petits jeux-là ne plaisent pas à tout le monde, et nous prierions ces dignes messieurs de les servir le moins possible: nous en avons assez de poser la tête de turc, ou le diablotin. N'avons-nous pas droit au respect des gens? Il semble que non, puisqu'au mépris de toute justice, malgré des droits et des considérations séculaires, on nous dénie notre rang et notre place au soleil et dans la société.

Que ces vérités, camarades électeurs, réveillent, suscitent de nouvelles énergies. Comprenons plus que jamais combien est nécessaire l'union hors des partis. Arrière le découragement et l'apathie. Sans peur comme sans reproches, ne craignons ni la menace ni le nombre, mais craignons les séductions, les promesses et le verbiage menteurs. Les manières cauteleuses perfides nous feront plus de mal qu'une déclaration brutalement haineuse, car les unes nous surprendront à l'improviste; l'autre réveillera nos énergies assoupies et aidera à notre préparation. "Un plus grand mal est quelquefois nécessaire pour un plus grand bien."

Va-t-on conclure qu'il faille donner nos votes à l'ennemi déclaré? Ni à l'un ni à l'autre. Si nous ne possédons pas l'assurance positive que les candidats en question s'engageront à nous donner des gages de leur sincérité, de leur bonne foi, soyons francs nous-mêmes et hommes d'action. Eh quoi! Un monsieur quelconque va s'en venir vers nous, nous demander de bien vouloir lui confier nos espérances et nos intérêt, et, nous n'oserons pas même lui dire quel est la nature des intérêts que nous lui confierons, c'est être passablement "gogo".

Confieriez-vous votre bourse, votre montre au premier passant venu? Non, n'est-ce pas, il vous faudrait des garanties. Agissons ainsi.

Ce sont des hommes qu'il nous faut, non des partis. Où donc les trouverons-nous meilleurs, plus honnêtes, plus scrupuleux de leurs devoirs, plus soucieux de remplir les charges, les fonctions qui leur sont dévolues, que dans un catholique digne de ce nom.

Préparons donc l'avenir. Ce n'est pas à la veille d'une élection qu'il faut chercher l'oiseau rare. Le dénicher est quelquefois chose difficile. Nous en savons quelque chose.

Lorrain.

LA LOYAUTE DES CANADIENS

En 1885, lorsque les métis du Nord-Ouest, sous la direction de Riel, se soulevèrent pour protester contre la façon dont ils étaient traités par le gouvernement du Canada, les officiers de canadiens-français de la milice canadienne acceptèrent volontiers de diriger leurs bataillons sur le champ des hostilités. Tous, officiers et soldats, firent leurs devoirs loyalement et courageusement.

Le plupart des officiers de l'armée anglaise stationnée en Irlande, se croyant menacés d'être forcés d'aller combattre les orangistes de l'Ulster, s'empressèrent de donner leur démission.

La conduite de ces derniers ne fait-elle pas ressortir davantage la profondeur du patriotisme des Canadiens-français et la sincérité de leur loyauté à la couronne britannique?

Les Canadiens-français sont plus loyaux que les Anglais d'Angleterre! Et les fanatiques, disséminés un peu partout au Canada, oseront nous qualifier de traîtres et de déloyaux!

Les citoyens traîtres et déloyaux sont ceux qui refusent, en Angleterre, de se soumettre aux décisions du parlement impérial qui veut doter l'Irlande d'un gouvernement autonome.

Et les Anglais du Canada, de Toronto, de Winnipeg, d'Halifax et de Saint-Jean, qui approuvent les rebelles de l'Ulster, sont également traîtres à la couronne britannique.

Nous remercions notre confrère, M. Frd. G. H. Williams, d'avoir, dans le "Daily Mail", attiré l'attention de nos concitoyens anglais sur la loyauté franche et sincère des habitants de la province de Québec chaque fois que l'occasion de servir leur roi s'est présentée.

En 1885, ni les soldats ni les officiers des bataillons canadiens-français ne songèrent à quitter les rangs, bien qu'ils fussent appelés à combattre des frères par le sang, la langue et la religion.

La révolte des officiers anglais de l'Ulster pèsera lourdement sur ceux qui oseront, dans l'avenir, mettre en doute notre loyauté.

La Patrie.

LES RELIGIONS AUX ETATS UNIS

Des statistiques publiées récemment à New-York sur les différentes religions et leurs adhérents dans la république américaine démontrent encore une fois la triste et alarmante croissance du paganisme chez nos voisins.

Toutes les religions ne pourraient réclamer des 95,000,000 d'individus qui composent la population des Etats-Unis que 37,280,000 adhérents.

Ils se répartiraient comme suit entre les différentes religions:

Catholiques	13,099,534
Méthodistes	7,125,069
Baptistes	5,924,662
Luthériens	2,538,722
Presbytériens	2,027,593
Disciples du Christ	1,519,369
Prot. Episcopaliens	997,407
Congrégationalistes	748,340

En 1913, les méthodistes ont gagné—surtout par l'émigration, 220,000 recrues; les catholiques, 212,500; les baptistes, 64,600; les presbytériens, 46,600; les luthériens, 36,100; les disciples du Christ, 21,800; les épiscopaliens, 16,000.

En dehors du catholicisme toutes les sectes sont en décadence; leurs membres glissent à l'indifférence, au paganisme de la chair et de l'or.

LE FONDATEUR DU "MATIN"

Alfred Edwards, fondateur du *Matin*, organe protestant français, publié à Paris, vient de mourir. Depuis quelques années, il vivait dans la retraite. C'était un très louche personnage—une sorte de forban du grand monde—dont ses confrères ont conservé un très mauvais souvenir. Nul n'a écrit un mot pour le louanger tandis que les plumes flétrissant sa mémoire n'ont pas manqué.

Sous le titre "Un métèque de moins—Alfred Edwards", M. Léon Daudet de l'*Action Française* apprécie ainsi la carrière du fondateur du *Matin*.

Il était né à Constantinople d'un père anglais et d'une mère indéterminée, d'où son aspect effroyable de polichinelle turc, de grand Karagueuz, surmonté d'une large et luisante tête de valet d'écurie à Epsom. Extérieurement, il tenait du portefaix, de l'acrobate à dislocation et du voleur de chiens. On racontait que sa fortune paternelle lui venait du trafic de la chair humaine, et l'oeil, à la fois mort et avide, avec lequel il plombait les dames dans les corridors de théâtre justifiait cette renommée. On trouve, dans les albums de Goya, des bonshommes de cette complexion, auxquels on prête, à simple vue, toutes les tares, tous les vices, plusieurs vilenies et quelques crimes. Edwards démontrait ainsi, par son être et par son paraître, qu'il est bon de juger les gens sur l'apparence. Mais il avait fait abstraction, une fois pour toutes, de la commune renommée. On le sentait extrêmement lâche, et je crois qu'il ne lui déplaisait point d'être pris, à bon compte, pour un Croquemitaine. Les effroyables histoires qui couraient, depuis vingt ans, sur son compte, prenaient, à son simple aspect, de la consistance.

Il avait été marié cinq fois, une des cinq avec une délicieuse jeune fille, d'une grande intelligence, d'excellente famille et de nom glorieux. Tant peut être aberrante la miséricordieuse vision féminine! Brutal, abject dans ses paroles, dans ses habitudes et dans sa tenue, tutoyant et insultant à sa propre table ses invités comme ses domestiques, croyant, comme une flibuste internationale qu'il était, qu'on répare et qu'on efface tout avec de l'argent, il traitait ses mariages comme des passades, dont ses secrétaires réglaient les débours. Ses parasites des deux sexes—les gens de sa sorte n'en manquent pas—lui persuadaient que c'étaient là façons de sultan, haut cynisme et dédain superbe, et le juif Weyl, dit "Nozière", dans sa nécrologie fétide, n'a pas hésité à voir là un certain néronisme. Au fond, ce hideux métèque, formé de pièces et de morceaux comme de résidus de boîte à ordure, était un personnage non de Suétone ni même de Pétrone, mais de Zola. Tous les fantoches financiers des Rougon-Macquart, tanguant des épaules comme des portefaix, vidant le champagne dans les pianos et maniant l'argent et la mort avec la débauche crapuleuse, sont à la ressemblance de ce disparu. Le métèque anglo-turc correspondait aux conceptions du métèque vénitien. Leurs deux fumets coïncidaient, étaient faits pour se confondre et se plaire. C'est ainsi que, pendant vingt ans, le naturalisme à la mode a eu dans les journaux, les théâtres et sur le boulevard son prototype et son dandy: Fred Karagueuz, dit Edwards.

Dans son remarquable roman *Qui perd gagne*, Alfred Capus a tracé une silhouette atténuée et bienveillante de cet écumeur, sinistre et jovial, sous le nom de Verugnat. Quand *Qui perd gagne* fut mis à la scène, l'acteur Signoret tint ce rôle avec une certaine exactitude physique, mais volontairement tournée à l'optimisme. Il rendit le dégingandé et le soudain du personnage. Il n'en rendit pas la scélératesse, l'oeil torve et la férocité flasque. Tel quel, Verugnat-Edwards donnait encore la chair de poule.

Je ne lui ai jamais adressé la parole, mais je l'ai croisé plus de cent fois, toujours avec le même malaise, et j'ai entendu s'exprimer

(*A suivre sur la page 2*)

(Suite de la page 1)

LE FONDATEUR "DU MATIN"

sur son compte un grand nombre de ses familiers. Bien entendu, ils s'efforçaient, dans la conversation, de ramener son tragique au comique—car le Parisien aime à rire—et de donner un tour de bohème, par conséquent plus sympathique, à ce luxurieux méthodique, qui joignait la sentine à l'alcove. Chose singulière, sous ses atténuations transpirait une sorte de peur et, quand il s'agissait d'Edwards, la nausée arrêtait l'amusement. On eût dit que la biographie du métèque s'était trompée en stagnant dans la boue, qu'elle attendait son heure sanglante. Les récits que les gens faisaient des diverses fantaisies stercoraires d'Edwards ouvraient les portes de l'imagination sur le crime. Invinciblement, pendant ces anecdotes, contées sur le ton de la blague, on songeait à Prado et à Pranzini. Plusieurs confrères, consultés par moi à ce sujet, m'ont affirmé qu'ils avaient exactement la même impression. Le juif Bergson appellerait cela de l'intuitivisme. Je crois tout bonnement que c'est du flair. Quand les psychologues aborderont le domaine de l'olfactif, ils seront émerveillés de leurs trouvailles.

Devenu momentanément le beau-frère de Waldeck-Rousseau, au vif ennui dudit Waldeck, Edwards n'eut plus qu'un objectif: embêter ce juriste à tête de brochet, que ne distrayaient pas les farces obscènes de Karagueuz. C'est alors qu'il se lança comiquement dans le socialisme et fonda le *Petit Sou*, dont le titre était tout un programme. On le vit sur des estrades, à moitié ivre, mais en habit—car il faut être correct avec le peuple!—bafouiller des lambeaux de sociologie que lui avaient péniblement ingurgités, le matin même, parmi des flots de porto, quelques vagues purotins, théoriciens du Grand Soir. Ce fut une aventure épique, malheureusement courte au gré des amateurs, où Edwards bredouillant "camarades" ou citoyens" et hoquetant d'amour pour l'humanité, passa sans transition de Goya à Forain. Dans les salons brillamment éclairés de sa propriété de Soisy-sous-Etiolles, voisine de celle de son cher beau-frère, Edwards vociférant, sacrant et vomissant, s'informait "si Waldeck prenait quelque chose pour son rhume", se déclarait prêt aux plus grands sacrifices pécunaires pour tomber cet animal impassible. Gérault-Richard, alors directeur de la *Petite République*, et qui ne manquait pas d'esprit, eut l'idée de publier tout bonnement, comme réponse aux attaques du *Petit Sou*, une photographie grandeur naturelle de la tête du néophyte social. Cette fois encore apparut Pranzini, et la divulgation de cette simple image jeta bas les espérances politiques d'Edwards. Il ferma boutique et renvoya ses collaborateurs occasionnels comme il renvoyait ses épouses, à coups de pied.

Il y a quelques années, cependant, les choses se gâtèrent et la mort mystérieuse et inexpliquée de l'actrice Lantelme, cinquième femme du Barbe-Bleue anglo-turc, noyée dans le Rhin, à la suite d'une soirée mouvementée, donna lieu aux pires suppositions. Les spectateurs de ce drame ténébreux ont à peu près gardé le silence. On m'a communiqué de bonne source deux versions du drame, aussi horribles et irracontables l'une que l'autre, qui toutes deux concluent à l'assassinat. Aujourd'hui qu'Edwards est mort, il est possible que les langues se délient et, tératologiquement parlant, il serait intéressant de connaître la vérité. J'admettrai pour ma part difficilement que le porteur d'une pareille trogne et l'habitué d'une semblable existence n'ait pas été, à un moment donné, un tueur. S'il est innocent de la mort de Lantelme, c'est qu'il a raté sa carrière.

Mais que penser d'une société qui laisse croître et embellir un pareil champignon vénéreux, qui fournit à un métèque infâmes les moyens de porter beau, de se produire, de parader! Je dirai de la fortune d'Edwards,—au sent latin du mot "fortune"—...c'est un de ces scandales qui accusent un temps, une génération. Ainsi donc, ce forban sadique a pu durer sans que, à défaut d'un juge ou d'un gendarme, une main vengeresse se posât sur lui!... Le directeur du *Petit Sou* m'apparaît... un témoignage vivant de l'avachissement d'un certain milieu... Mais ce milieu, Dieu merci, est restreint, mais ce milieu décomposé n'est pas la France. Il n'est même pas le laborieux et perspicace Paris.

Léon Daudet.

Le hasard est ordinairement heureux pour l'homme prudent.

LA VENGEANCE DE LA FORET CANADIENNE

Pris au Piège!

Cette cabane de trappeur ressemblait à toutes celles que j'avais rencontrées dans les bois le long du lac supérieur, depuis Fort-William, et j'étais certain d'y trouver la même hospitalité. J'en franchis donc le seuil bien que le propriétaire fût à la chasse.

Le magnifique mais court automne canadien venait de finir. Les érables à sucre avaient perdu la splendeur éclatante de leur feuillage, une couche de neige déjà épaisse endormait la vie de la forêt, et la nuit tombait vite depuis quelques jours.

Je mis une bûche dans la cheminée et fis de la lumière. L'habitation apparut spacieuse, confortable. Des livres rangés sur une étagère ne laissaient aucun doute sur la nationalité de mon hôte: je me trouvais chez un "Jean-Baptiste".

J'entendis bientôt sur la neige le glissement de ses raquettes. Vêtu de fourrures, il se découpa dans le cadre de la porte en silhouette hirsute et fumante.

"Bonsoir," dis-je en français.

Je vis qu'un sourire déridait sa figure grave.

"Soyez le bienvenu, mon compatriote. Béni soit le hasard qui vous amène au coin de mon feu ce soir.

"Je vous aurais pris, continua-t-il en se déchaussant, pour l'un de ces acheteurs de "limites" qui ont établi leurs "campes" sur les "hauts" là-bas. Ca m'aurait ennuyé. Je n'aime pas ces gens-là, qui détruisent nos forêts. Bientôt, grâce à eux, dans la région des Grands et le Saint-Laurent, il n'y aura plus que du *bois mou*. Ils ont tort, voyez-vous, grand tort. La nature est généreuse, il faut prendre ce qu'elle vous donne, mais il ne faut pas abuser, non, non jamais, sans cela elle se venge... foi de Moran."

Cependant, le vieux trappeur préparait le dîner. Tandis que, sous sa direction, je m'occupais de faire cuire une appétissante venaison et du poisson frais, il pétrissait la pâte d'un gâteau de son invention, et nous fûmes bientôt assis en face l'un de l'autre sous la lueur intime de la lampe, aussi bons amis que si nous avions puisé dans la même blague à tabac depuis dix ans. Cela me permit de lui avouer franchement ma curiosité. J'étais fort désireux de connaître le sens des paroles énigmatiques qu'il avait prononcées un instant auparavant. Comment donc la forêt canadienne, la forêt nourricière qui fait vivre tant de bûcherons, tant de *draveurs* et de trappeurs pouvait-elle se venger?

Le vieux coureur des bois tourna versmoi ses yeux gris, perçonts où l'habitude de la solitude avait mis de la méfiance puis il ôta sa pipe de sa bouche.

"Comprenez- vous les saccageurs, les vandales, les massacreurs?... Moi pas. Qu'on abatte des arbres malgré leur beauté, qu'on arrête, d'une balle, la course légère d'un daim, c'est la loi de la nature, il faut du bois et de la viande. Mais qu'on prenne plaisir à tuer, ou même simplement qu'on détruise un être par indifférence, sans peser les conséquences de son acte, non, non, dans ma conscience d'honnête homme, je sens que ça n'est pas bien.

"Voilà trois ans, à peu près, il m'était venu un compagnon, un jeune Canadien, désireux de devenir un *deer-slayer* comme moi. Je ne puis pas dire que ce Dudley ne se montrait pas bon camarade, non, foi de Moran, seulement, qu'est-ce que vous voulez, c'était jeune, prompt à s'emballer sur un projet, quitte à changer d'avis le lendemain au réveil, et distrait à en oublier son nom. On a toujours avantage à travailler avec un vieux trappeur parce qu'il a de l'expérience et que naturellement le profit est meilleur, mais il est beaucoup plus intéressant d'opérer avec un débutant. Il faut lui expliquer tout le métier, les ruses du gibier, lui apprendre à lire une piste, à fabriquer des pièges, etc.

"Dudley n'était pas maladroit et s'il oubliait souvent mes conseils, du moins les comprenait-il vite.

"Parmi les différents moyens que je lui avais enseignés pour attrapper les animaux à fourrure ou autres, il y avait surtout un *deer-snare* qui lui plaisait particulièrement. C'est un piège très employé dans ce pays-ci.

"On attache un solide noeud coulant à l'extrémité d'un jeune arbre ployé, et la bête une fois prise, l'arbre se détend et l'enlève en l'air. On choisit un bouleau blanc, parce que le bois en est plus souple, de cinq ou six mètres de haut, ayant trois pouces à trois pouces et demi de diamètre à sa base; il faut naturellement qu'il soit bien placé au bord d'une piste. On coupe les jeunes branches et on attache le collet à l'extrémité. Une deuxième corde, fixée à mi-hauteur de l'arbre, sert à le courber. Pour le maintenir en place on emploie une petite traverse dont les extrémités sont engagés dans les encoches de deux morceaux de bois fixés en terre. Quand le daim est pris, il se débat tellement que le système se désarticule. La traverse libérée permet à l'arbre de se redresser. Un *deer-snare* bien fait peut enlever facilement 150 livres.

"Mon Dudley fut si heureux le jour où il trouva un daim pendu à son premier piège, qu'il en installa plusieurs un peu partout, aux environs, sans me préciser leurs positions. Or, si nous étions doués tous deux d'un bel appétit, nous ne pouvions comme de juste manger plusieurs daims par semaine.

"J'aurais dû mettre un terme à cette tuerie inutile, à ce massacre des hôtes de la forêt, mais Dudley se lassa de ce genre de chasse, comme il se lassait de tout à la longue et, par indifférence, j'oubliai de lui demander s'il avait enlevé ses pièges. La forêt ne m'oubliait pas, elle, vous allez voir.

"Nous sommes tellement prudents, tellement réfléchis, nous autres trappeurs, que l'idée d'une négligence de sa part ne m'avait même pas effleuré.

"Octobre venait de finir et nous nous hâtions d'aller chasser un peu plus loin dans la forêt. En plein hiver on opère un bien grand rayon. Nos trappes étaient placées sur une seule ligne et en cercle autour de l'habitation. Chaque jour nous allions les visiter de compagnie, et les remettre en état quand une bête s'y était prise. Dès le premier piège, nous nous séparions, allant l'un à droite et l'autre à gauche pour nous retrouver après avoir accompli chacun un demi-cercle complet.

"Un soir, ayant parcouru mon trajet, comme d'habitude, je ne rencontrai pas Dudley. Cela m'arrivait parfois de l'attendre quand il était plus favorisé que moi et s'attardait à tendre ses trappes. Mais, ce jour-là, il n'arrivait pas.

"—Bon, pensai-je. Ou bien il a fini sa tournée très tôt et est déjà rentré à la maison, ou bien il va me faire attendre longtemps ici. Il fait froid, le jour baisse rapidement, je rentre."

"Je coupai donc à travers bois pour regagner ma cabane, hâtant le pas, afin d'arriver avant la nuit. Des branches minces me fouettaient parfois le visage, mais nous ne nous préoccupons guère de cela, nous autres.

"Tout à coup, au-dessus de ma tête, il y eut un grand fracas dans le feuillage. Je crus que c'était un animal, mais je n'eus guère le temps de réfléchir. Quelque chose, une corde, m'avait saisi, souqué par le milieu du corps, et, perdant brusquement l'équilibre, je me sentis enlever dans les airs.

J'étais tombé dans un *deer-snare* oublié par Dudley: j'étais pris au piège...

Non, mais comprenez-vous ma situation! Le noeud coulant me serrait les bras contre le corps, un peu plus bas que les coudes, de sorte que l'usage de mes mains m'était à peu près interdit. J'occupais une position presque horizontale, extrêmement dangereuse, et j'eus longtemps peur, en bougeant, de basculer la tête en bas, ce qui m'eût voué infailliblement à une mort épouvantable.

"J'essayai d'abord, bien entendu, d'écarter mes bras pour détendre le noeud coulant, mais c'était impossible. Je compris alors quels terribles engins sont ces pièges. Celui-là était particulièrement bien fait. Ah! comme je regrettais le leçons données à Dudley!

"Je pensai ensuite que mon poids ferait peut-être casser le tronc grêle du bouleau et, me débattant j'imprimai de violentes secousses à celui-ci. Je sautais comme un bouchon au bout d'une ligne. A chaque coup la maudite corde se serrait davantage et l'arbre pliait mais ne se rompait pas.

"La nuit était venue, très noire, et le froid commença de me prendre aux pieds. Par bonheur j'étais chaudement vêtu de plusieurs vareuses et de caleçons de laine sous mes habits de fourrure. Pour activer la circulation du sang, je me mis à frapper mes deux jambes l'une contre l'autre, mais mon bonnet était tombé et je ne portais pas de gants. Cela me faisait mal augurer des heures à venir.

"Car je ne pouvais douter de passer toute la nuit dans cette position critique. Depuis plus d'une heure, à coup sûr, Dudley se chauffait au coin du feu en attendant mon retour. Il n'avait aucune raison de s'inquiéter et surtout de venir me chercher de ce côté-ci plutôt qu'ailleurs. Il arrive fréquemment qu'un trappeur reste plusieurs jours hors de chez-lui. Et pour ce qui était de redouter un malheur, de se rappeler les pièges oubliés dans la forêt, j'étais fixé sur l'insouciance et la mémoire de mon bonhomme.

"Je devais me trouver à plus d'un mille de la cabane, aussi ne pouvais-je pas songer un seul instant à appeler. Attendre un secours étranger, c'était ridicule et fou.

"Je fis des efforts désespérés et rageurs pour essayer de glisser au moins un bras hors du noeud coulant, sans autre résultat que de m'écorcher la peau, comme je le constatai dans la suite.

"Quelle chose bête et crispante que ce lasso coupant contre lequel je ne pouvais rien! Véritablement j'enrageais. Ainsi, pendant plus de vingt années, j'avais couru les bois et vécu d'eux, pour finir là, stupidement, en gigotant comme un hanneton au bout d'une ficelle...

"Là-dessus, comme si mon malheur n'était pas complet, la neige se mit à tomber, en flocons légers d'abord, puis si épais que j'eus rapidement la tête coiffés d'une calotte froide et un coussin humide sur la poitrine. Je m'en débarrassai comme je pus, en remuant, mais j'avais beau agiter mes jambes, le froid m'envahissait sournoisement, et je compris bien qu'il faudrait mourir.

"Un peu avant l'aube grise et triste, si triste... la neige cessa, mais bientôt un vent assez violent se déchaîna. Le "poudrin" s'éleva en fusées vaporeuses et étincelantes qui me cinglaient la figure, m'aveuglaient et me suffoquaient.

"Oh! ces longues heures de martyre, le rythme écoeurant du balancement que m'imprimait le vent au bout de la corde... Mes mains, dont je ne cessais de remuer les doigts pour éviter l'engourdissement, étaient devenues complètement violettes.

"—Elles vont geler, pensai-je, et alors je serai définitivement fichu."

"Car malgré tout je conservais le fol espoir de m'en tirer, imaginant les plans les plus irréalisables, recommençant un essai que j'avais reconnu inutile, vingt fois, par expérience.

"Vers dix heures du matin, environ, le vent tomba et ce fut dans la grande forêt, blanche comme un linceul, un funèbre et désolant silence. Cependant que je m'efforçais de la façon la plus insensée d'entamer la corde avec les dents, il me sembla entendre une voix au loin.

"Pas de doute, elle se rapprochait et c'était la voix de Dudley. Il chantait une chanson de "draveurs":

Nous avons sauté le Long Sault,
Nous l'avons sauté tout d'un morceau.
Ah! que l'hiver est long!
Dans les chantiers nous hivernerons!...
Dans les chantiers nous hivernerons!...
Rouli roulant ma boule roulant
En roulant ma boule roulant
En roulant ma boule...

"Il ne devait pas passer à plus de cent mètres de moi. Je concentrai toutes mes forces pour crier, mais, horreur! un son rauque, étouffé, sortit seul de mes lèvres.. Le froid m'avait saisi si violemment à la gorge pendant la nuit que je ne pouvais plus parler! Et la chanson de Dudley se perdit au loin et je laissai retomber en arrière ma tête lourde et douloureuse... Non, non, j'étais condamné, la forêt me tenait, la forêt ne me lâcherait plus!...

"Au lieu de me décourager tout à fait, cette pensée me rendit furieux. Pendant plus d'une demi-heure je me débattis terriblement et vainement, comme un taureau qui s'est pris les cornes dans les broussailles. Tandis que, pour la centième fois, je m'efforçais en vain de dégager mon bras gauche, je crus sentir un corps dur dans la poche intérieure de ma veste. C'était, parbleu, mon couteau, auquel, le diable sait pourquoi, je n'avais pas encore songé. Il présentait une particularité, ce couteau qui m'avait été donné autrefois par un capitaine suédois. Je l'ai encore. Tenez, voyez-vous, on n'a qu'à peser sur ce bouton, à l'extrémité, pour déclancher la lame.

"Immédiatement ce couteau fut à mes yeux l'objet qui présentait le plus d'intérêt au monde et je résolus de le prendre dans ma poche, coûte que coûte. Puisque je ne pouvais le faire avec les mains, je me servirais de mes dents.

Tout d'abord il fallait déboutonner la veste. Je travaillai plus de vingt minutes avant de vaincre le premier bouton. Il me fallait pencher la tête sur ma poitrine et cette position m'était très pénible. Je n'avais pris aucune nourriture depuis vingt-quatro heures. Le froid et mes longs efforts de la nuit m'avaient beaucoup affaibli, mais je sentais que je jouais définitivement mon existence et je travaillai avec rage, déchiquetant l'étoffe et l'attirant le plus possible pour rapprocher la poche de ma bouche. J'avais une peur terrible de laisser tomber l'arme dans la neige et, à partir de ce moment, j'opérai avec mille précautions, me renversant en arrière pour faire glisser le couteau sur ma poitrine, puis jusqu'à mes mains.

"Enfin, mes doigts se crispèrent sur le manche... Faire sortir la lame ne fut qu'un jeu et je me mis à attaquer la corde. Elle était durcie par le froid, mais ce couteau-là est bon, vous savez, il coupe le bois comme une tranche de venaison. La corde céda et je tombai dans la neige, gelé, affamé, mais libre, et après quelle aventure, hein!...

"Voilà mon histoire, conclut le vieux Moran, vous en ferez ce que vous voudrez. Ell est vraie comme le feu et l'eau. Je n'ai pas trop grondé Dudley pour son insouciance parce que j'étais moi-même coupable. Je n'aurais pas dû le laisser agir ainsi en sauvage, en destructeur et j'ai bien compris que j'avais reçu un avertissement de la forêt...

"Décidément, votre tabac est meilleur que le mien. Repassez-moi donc votre blague, ma pipe est éteinte."

André Reuze.

UN MARIAGE AU CIRQUE

Dans le monde des bouffons. Comment on s'y marie.

Ne cherchez pas où a bien pu se dérouler cette anecdote! En dehors des Etats-Unis, il n'est guère de pays dans le monde où l'on puisse se marier *validement* sous la coupole d'un cirque!

Mais les Américains n'y regardent pas de si près! Tous les milieux leur sont bons pour célébrer un mariage. N'en a-t-on pas vu qui choisissaient une gare, un bureau de poste, une cabine de paquebot, voire la nacelle d'un ballon!

En somme, les gens qui ne veulent célébrer de noces ont à leur disposition un procédé expéditf. Le couple se présente chez un pasteur, ou encore chez un fonctionnaire municipal, qui s'abstient de poser des questions indiscrètes.

Le dialogue est aussi bref qu'expressif:

"Vous voulez vous épouser?

—C'est précisément pour cela que nous sommes chez vous.

—Eh bien! Je vous déclare unis par les liens du mariage."

Le personnage rédige une certificat, reçoit pour son dérangement une indemnité dont le montant varie selon la générosité de ses clients de passage et tout est dit!

La cérémonie qui nous occupe ici se déroula, certes, avec plus de pompe que ces mariages à la vapeur, malgré son cadre trivial.

Le *clown-star* (lisez le chef des clowns) d'un des plus grands cirques forains des Etats-Unis, qui faisait sa saison dans le Madison Square Garden, à New-York, avait demandé la main d'une charmante écuyère.

Miss Françoise Maginslay et Mister La Perle avaient tout d'abord décidé, plus par mesure d'économie que pour toute autre raison, de se marier sans éclat, avec le minimum possible de cérémonial. Mais leurs camarades de cirque, qui les estimaient et les aimaient, demandèrent un changement de programme! Tous voulaient être de la fête!

C'est alors qu'un "Gugusse" de second ordre eut une idée touchante: les dépenses de la jolie fête qu'il rêvait seraient couvertes par le produit d'une souscription à laquelle participerait tout le personnel du cirque.

En moins d'une heure, la somme de $600 fut ainsi réunie. Les directeurs s'étaient inscrits en tête!

Au jour dit, un pasteur donnait la bénédiction nuptiale au jeune couple entouré de ses garçons et demoiselles d'honneur sur la piste ornée de son plus beau tapis. Puis la joyeuse noce s'attablait autour de la piste pour savourer le déjeuner traditionnel.

On se souviendra longtemps de ce mariage de clowns dans le pittoresque monde des forains!

Jacques d'Izier.

GUERRE A L'ALCOOL

A Holton, Kan., en 1907, régime de tolérance: 46 arrestations pour ivrognerie; en 1908, stricte prohibition: arrestations pour ivrognerie, 17 et, en 1909, seulement 8.

A Atchison, Kan., en 1908, régime de tolérance, 38 arrestations pour ventes clandestines; en 1910, stricte prohibition: aucune vente clandestine. En deux ans, les dépôts aux banques augmentent de 39 p. c., les vols et autres crimes diminuent de 75 p. c., et le nombre des ivrognes, de 50 p. c.

Lawrence, Kan., en 1910, sous le régime de la stricte prohibition, voit son dossier des criminels de 50 p. c. moins chargé que les années précédentes; la valeur de la propriété s'y accroit de 25 p. c., après une seul année de ce régime bienfaisant.

Wichita, Kan., en 1910, est sous le régime de la prohibition absolue: la population y augmente de 25 p. c. en une seule année; la ville ne peut se vanter d'avoir la plus minime force policière aux Etats-Unis, en proportion de sa population; les dépôts aux banques augmentent, et le crime recule de façon sensible.

Leavenworth, Kan., en 1910, sous le régime de stricte prohibition, voit, en dix-huit mois, le chiffre de ses dépôts aux banques monter d'un demi-million, et le crime y diminue proportionnellement.

Salina, Kan., dès 1900, jouit de la prohibition absolue: la vie industrielle s'y développe à vue d'oeil la prospérité générale et les améliorations d'intérêt public y fleurissent comme jamais auparavant. Les permis de construction, pour un seul mois, atteignent une valeur de $80,000, les dépôts aux banques, plus de $2,000,000. Cette ville est remplie de solides gars qui sont devenus des hommes sans avoir jamais vu rien de tel qu'un cabaret ouvert.

Parson, Kan., en 1910, sous l'empire de la prohibtion stricte, a 30 p. c. de moins d'arrestations; la vente des liqueurs y a baissé de 75 p. c.; il n'y a pas d'augmentation de taxes; aucune maison d'affaire n'est vacante; la propriété immobilière a doublé de valeur en quatre ans.

A Fort Scott, Kan., en 1910, régime prohibitif absolu: les institutions charitables voient leurs opérations réduites de 25 p. c.; le crime et le coût du maintien de la police pour la ville ont diminué dans une égale proportion.

Emporia, Kan., en 1910, régime de stricte prohibition, a vu, au cours de sept années, tomber de 50 à 60 p. c. le nombre des crimes imputables à l'alcool.

Département des patrons



Cette blouse est une des dernières modes de la saison. Le corps et les manches ne peuvent faire qu'un ou encore des manches peuvent être ajoutées aux épaules tombantes ou fixées aux épaules de la manière ordinaire. Le cou ouvert est orné d'un joli petit collet Médecis et de revers du même style. Le peplum tombe très bas de chaque côté et en pointe. Il peut encore tomber en pointe au centre du dos.

Le patron No. 6,371 est pour mesures de buste de 34 à 42 pouces. La grandeur moyenne demande 3⅛ verges d'un tissu de 44 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de journal.



POUR PETITES FILLES

L'empiècement est carré en avant et en arrière. Dessous, le tissu fronce et s'attache. Le cou est terminé par un large collet carré et les manches, courtes ou se terminant au coude, sont finies en manchettes. A la ligne de ceinture s'adapte un ruban ou une large ceinture.

Le patron No. 6,365 est pour fillettes de 6, 8, 10 et 12 ans. La grandeur moyenne demande 3¼ verges d'un tissu de 36 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur.........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

DANS LE MONDE

SEXTUPLE EVASION

L'un des fugitifs était condamné à mort.

Cairo (Illinois), 8.—Six prisonniers se sont évadés de la prison du comté d'Alexandria, ce matin, après avoir scié les barreaux de fer de leurs cellules.

L'un des évadés est William Wilson, condamné à mort pour avoir tué Thomas C. Logan, garde du Mobile et Ohio Railroad, au mois de janvier dernier, et qui devait être pendu le 24 avril.

Dès que l'évasion a été découverte, le shérif Frazes a mis en campagne un grand nombre de députés shérifs accompagnés de chiens de police. Les chiens ont suivi la trace des fugitifs le long de la ligne du chemin de fer et ont conduit les policiers jusque dans la partie nord de la ville mais, là, ils se sont arrêtés. On pense que les évadés sont montés dans un train à cet endroit.

Le shérif a promis une prime de $200 à quiconque lui ramènera Wilson, mort ou vivant.

A noter que Wilson s'était déjà évadé une fois d'une prison d'Etat, où il subissait une condamnation à vie.

GRAND INCENDIE EN FLORIDE

Cinq hôtels sont détruits. Sauvetage difficile

Sainte-Augustine (Floride), 7.—Un immense incendie a détruit plusieurs maisons sur le quai et les dégâts sont évalués à un million de dollars. Pendant deux heures au moins, la ville entière a été en danger mais, grâce aux secours venus de Jacksonville et d'autres localités voisines, on a pu circonscrire le fléau.

Le feu s'étendait sur deux blocs environ; cinq hôtels ont été réduits en cendres, ce sont le Monson, le Florida, le Central, l'Atlantic et le Clairmont; le Genovar Theatre, le grand Lynn Building et d'autres immeubles ne sont plus qu'un tas de ruines.

Les flammes ont gagné les baraquesments d'un club nautique et une vingtaine de canots automobiles ou à voiles remisés là, ont été détruits. Un certain nombre d'autres dont les amarres avaient été coupées sont partis à la dérive.

La plupart des personnes qui se trouvaient dans les divers hôtels ont eu à peine le temps de se sauver en abandonnant tous leurs bagages. Un grand nombre d'entre elles n'eurent même pas le temps de s'habiller.

A l'hôtel Florida il y eut une véritable panique parmi les pensionaires. Une dame sauta d'une fenêtre du troisième étage. Elle se cassa les reins et les médecins de l'hôpital, où elle fut transportée disent qu'elle ne se relèvera pas.

Dans toute la ville, ce n'était qu'un va-et-vient de gens qui se demandaient s'ils devaient évacuer leurs habitations. Un grand nombre d'hommes se joignirent aux pompiers et ce fut pour ces derniers un concours efficace, car leur tâche était immense.

Pour éviter des désordres, les autorités ont proclamé la loi martiale. Une compagnie de la milice a été chargée de faire la police dans le quartier incendié. Toutes les personnes suspectes étaient impitoyablement écartées. Il était à redouter, en effet, que les malfaiteurs ne profitassent du désarroi causé par le sinistre pour se livrer à de fructueux exploits. Aucun incident grave ne s'est produit grâce à cette sage mesure.

A LA POURSUITE DE VELASCO

La cavalerie de Villa lancée sur les fédéraux en retraite.

Torréon, 8.—Le général Velasco et les débris de son armée vaincue se sont réfugiés à San Pedro à 8 milles à l'est de Torréon, et se préparent à une nouvelle résistance. Le général Villa a pris en personne le commandement de la cavalerie, que le général Hernandez a dirigée hier soir à la poursuite des fédéraux. San Pedro est cerné par cette cavalerie, dit-on, et les fédéraux seront pris d'ici vingt-quatre heures.

On dit, cependant, que Velasco a avec lui 3,000 hommes. Si cela est vrai, Villa ne pourra réduire en 24 heures la garnison de San Pedro, car il faudra qu'il fasse venir des renforts. On ne peut, du reste, se fier aux nouvelles qui circulent à Torréon, car leur exactitude n'est rien moins que démontrée.

Des dépêches de Juarez disent que le général Carranza a annoncé que la prise de Torréon allait être suivie de l'occupation de Saltillo et Monterey et d'une marche rapide sur Mexico. Cependant, Villa ne tient nullement à poursuivre ses succès pour l'instant, car son armée a été très éprouvée par la bataille de douze jours qu'elle vient de livrer, et il faut la faire reposer et la réorganiser. Il y en a pour un mois au moins.

Les rebelles n'ont pas eu moins de 1,500 tués à Torréon: quant aux blessés, ils sont deux fois, peut-être même trois fois plus nombreux encore. Les survivants racontent qu'ils ont enduré les pires souffrances: ils ont combattu jusqu'à vingt-quatre heures de suite, sans nourriture, sans eau, sans sommeil. Ils ne sont nullement prêts à entreprendre, dès maintenant, une nouvelle campagne.

L'ATTITUDE DU PRESIDENT HUERTA

Il ne veut pas croire à la chute de Torréon

Mexico, 8.—Le président Huerta dément formellement les nouvelles de la chute de Torreon et des pertes sérieuses subies par l'armée fédérale.

Il y a quelque chose de pénible dans la fermeté de cet homme qui, depuis plus d'un an, gouverne ce pays et qui menace de sombrer et de mourir assassiné comme son prédécesseur Madero.

—Torréon n'est pas tombé; c'est un mensonge! dit-il à tous ceux qui l'approchent.

Son attitude est celle d'un homme qui s'attend aux pires éventualités, mais qui ne les redoute pas.

Il est facile de voir que Huerta cherche à cacher le plus longtemps possible aux habitants de Mexico la défaite du général Velasco.

Toutes les communications avec le Nord sont complètement coupées, et les quelques nouvelles qui peuvent parvenir sont sérieusement examinées par la censure.

QUINZE ANS APRES

John Walker tue le meurtrier de son père

Blytheville (Arkansas), 8.—Un jeune homme de 16 ans, John Walker, a tué avec un fusil à répétition M. Thomas Musgrove, un planteur dont la propriété est à une dizaine de milles au nord du Blytheville.

John Walker a déclaré qu'il avait voulu venger son père qui fut tué par Musgrove il y a une quinzaine d'années, au même endroit de la même manière.

Musgrove était âgé de 66 ans. Il était bien connu depuis une dizaine d'années. Il fut accusé à cette époque d'avoir fait venir deux jeunes filles chez lui sur la foi d'une annonce demandant une ménagère et de les avoir retenues prisonnières. Des nègres étaient chargés de les surveiller.

Ces jeunes filles parvinrent à s'enfuir et intentèrent à Musgrove un procès en dommages-intérêts. L'affaire fut réglée à l'amiable moyennant indemnité.

Deux autres jeunes filles furent trompées de la même façon il y a environ un an; l'une d'elles est Melle Cuela Roth de Wilkesbarre (Pennsylvanie), qui a réclamé $50,000 dolars d'indemnité. Ce procès n'est pas encore terminé.

Au cours des cinq dernières années une vingtaine de jeunes filles ou jeunes femmes répondirent, dit-on, aux annonces que Musgrove faisait paraitre dans les journaux de Saint-Louies et de Cincinnati.

On dit que le grand jury ne mettra pas en accusation le jeune Walker.

CHIENS ENRAGES

Sept personnes mordues à Pittsburg

Pittsburg, 8.—Deux épagneuls pékinois devenus subitement furieux ont tenu tête, hier, à sept personnes qui n'ont pu les maîtriser qu'après avoir été cruellement mordues.

Les enfants de Mme Robert Duncan et ceux de Mme W. S. Elliott jouaient avec les deux chiens dans la maison de Wallingford avenue quand tout à coup l'un des chiens se mit à aboyer et se jeta sur les enfants, la gueule ouverte et prêt à mordre: l'autre l'imita aussitôt et les quatre enfants furent bientôt tous mordus soit aux mains, soit aux jambes.

A leurs cris, Mme Duncan, M. Norman Duncan, son beau-frère, et Mme Elliott, accoururent et voulurent s'emparer des chiens; mais ceux-ci ne se laissèrent pas prendre facilement: sautant à droite et à gauche, ils ne furent domptés qu'au bout d'une demi-heure et après qu'ils eurent mordu tout le monde.

Les victimes ont été emmenées au Mercy Hospital, où elles sont soumises au traitement Pasteur. Les médecins disent qu'elles ne sont pas en danger, le traitement ayant été commencé dans le plus bref délai.

Quant aux chiens, on ne saurait être aussi affirmatif il est impossible aux médecins de se prononcer, les animaux ayant été mordus il y a environ six semaines par un chien errant. S'ils périssent de la rage, ce sera une grande perte car chacun de ces pékinois a été payé mille dollars.

LA RETRAITE DE VELASCO

Le général mexicain a échappé à la poursuite de Villa.

Torréon, 7.—Une excellente tactique militaire et l'intention ou était le général Velasco de sacrifier un certain nombre de ses soldats pour en sauver la plus grande partie l'ont autorisé en quelque sorte à ordonner à l'armée fédérale de fuir de Torréon pour ne pas être atteinte par la cavalerie rebelle qui la poursuivait.

Hier soir, les fédéraux étaient déjà arrivés entre San Pedro et Parras alors que le général Hernandez, à la tête de trois mille soldats rebelles appartenant à la cavalerie, les poursuivaient à une petite distance.

Décidé à s'emparer de l'armée fédérale qui, pendant près de quinze jours, l'avait empêché d'entrer à Torréon, le général Villa s'est rendu hier soir à San Pedro pour commander en personne la poursuite dirigée contre les fédéraux.

Il arriva trop tard, car Velasco avait déjà réussi à déjouer les plans du général Hernandez et avec toute son armée, excepté une centaine de soldats, avait déjà quitté San Pedro et arrivait à Parras avant que les rebelles aient pu s'apercevoir qu'ils se battaient contre une poignée de fédéraux.

La tactique de Velasco est de couvrir sa retraite en laissant dans chaque ville où il feint de s'arrêter un nombre suffisant de soldats pour tenir en respect les rebelles, jusqu'à ce que la partie principale de son armée ait pu se réfugier en lieu sûr.

Le résultat de cette tactique a été l'extermination complète des soldats restés à l'arrièregarde, mais le but principal de Velasco est de se sauver avec le plus de soldats possible en sacrifiant sans pitié ceux auxquels il ordonne de rester pour tenir en échec les rebelles qui poursuivent son armée.

Velasco veut à tout prix arriver à Saltillo où se trouve une garnison de 5,000 fédéraux.

Villa, de son côté, veut l'empêcher de pénétrer sur le territoire fédéral et Velasco paraît gagner au jeu.

On croit que le général Velasco a réussi à s'enfuir de Torréon avec la plus grande partie de son armée.

Il semble évident qu'il avait, à l'origine, 7,000 hommes sous ses ordres, à Torréon.

Parmi eux, 3,000 ont été tués, blessés ou faits prisonniers. Quatre mille soldats ont fui sous ses ordres; il en a sacrifié cent ou plus à San Pedro, de las Colonias, cent entre cette ville et la ville de San Pedro et encore cent chaque fois qu'il a dû tenir en échec les rebelles pour permettre à son armée de prendre les devants.

Les rebelles estiment qu'il arrivera de la sorte à sacrifier la moitié de son armée et ils pensent qu'il réussira à atteindre Saltillo avec ce qui lui restera de soldats.

LES CHASSEURS DE PHOQUES

Des scènes déchirantes se produisent à l'identification des cadavres.

Saint-Jeand e Terre-Neuve, 7.—L'espoir que l'on conservait de retrouver l'équipage du "Southern-Cross" sain et sauf semble devoir être complètement perdu.

Aucun des navires arrivés dans le port aujourd'hui n'a pu en donner de nouvelles, pas plus que le steamer "Kyle", envoyé à la recherche.

Si demain, au coucher du soleil, aucune nouvelle n'est parvenue, le navire sera considéré comme perdu corps et biens.

Le "Southern-Cross" avait un équipage de 173 hommes.

Dans toutes les églises, le sujet du sermon était la catastrophe du "Newfoundland".

A midi, il n'y avait que cinq cadavres d'identifiés sur les soixante-neuf recueillis par le "Belle-Aventure". Les cadavres ont été transportés à Bonavista, où habitaient la plupart des chasseurs de phoques se trouvant à bord du "Newfoundland".

Des scènes déchirantes se produisent à l'identification des cadavres.

Une femme se jeta sur deux corps si enlacés, qu'il était impossible de les séparer. C'étaient son mari et son fils; le père tenait l'enfant serré contre sa poitrine comme pour le protéger contre les rigueurs du froid.

A un autre cadavre il manquait la main; un des survivants expliqua qu'il était couché sur la glace à côté de son camarade et qu'il le vit se couper la main avec son couteau de pêche, voulant abréger son agonie.

Une femme aux cheveux blancs, soutenue par ses deux filles parcourait les rangs des cadavres, lorsqu'on vit les trois femmes s'évanouir simultanément. Non seulement la malheureuse venait de reconnaître les quatre fils qu'elle cherchait, mais à côté d'eux se trouvaient encore les cadavres de deux cousins.

Les trente survivants en traitement à l'hôpital ne sont pas en danger de mort, mais il est peu probable qu'ils puissent de nouveau recommencer leur dur métier. Trois d'entre eux ont perdu les deux mains et les deux pieds; cinq ont perdu un pied et onze perdront une main ou plusieurs doigts.

LES MEURTRIERS DE ROSENTHAL

Cinq rabbins adressent un appel au gouverneur qui refuse de modifier sa décision.

Albany, 10.—Un appel pressant a été adressé aujourd'hui au gouverneur Glynn en faveur des quatre meurtriers de Rosenthal par cinq rabbins qui demandaient la grâce des condamnés ou tout au moins un sursis d'exécution.

Les rabbins ont été reçus par M. Glynn dans so cabinet. Ils étaient en compagnie de M. H. Lionel Kringle, avocat de l'un des condamnés. Le rabbin Jacob Goldstein, attaché à la prison des Tombs et à celle de Sing Sing, dit que trois des condamnés affirment que Frank Cirofici n'était pas avec eux au moment du meurtre.

Le gouverneur a fait remarquer que des témoins avaient reconnu les meurtriers. Les rabbins firent alors remarquer que le deuxième procès Becker pourrait amener la découverte de faits nouveaux, mais le gouverneur répondit que les deux affaires étaient distinctes.

Ne pouvant obtenir la grâce de leurs coreligionnaires, les rabbins demandèrent alors qu'un sursis d'exécution fût accordé.

—La Pâque juive sera attristée pour tous ceux de notre foi, dirent-ils, si ce nuage en obscurcit le début."

Le gouverneur ne crut pas devoir faire droit à cette demande.

Pendant l'entrevue, le gouverneur remuait nerveusement sa chaine de montre; il était pâle et ses yeux, à un moment donné, se remplirent de larmes. Après l'audience, il dit:

—C'est le moment le plus pénible de ma vie. Si je n'avais à consulter que mon coeur, vous savez ce que je ferais. J'ai passé plusieurs nuits sans dormir parce que je savais que la vie de ces jeunes gens dépendait de moi seul, mais je me suis décidé.

"J'avais à choisir entre mes sentiments et la justice et j'ai dû me conformer à la justice."

Les condamnés seront donc exécutés la semaine prochaine, lundi matin probablement.

ILS SERONT EXECUTES

Le gouverneur refuse de signer la grâce des meurtriers de Rosenthal.

Albany, 11.—Le gouverneur Glynn a refusé de signer la grâce des quatre meurtriers de Herman Rosenthal ou de leur accorder un délai jusqu'à la fin du deuxième procès de Becker.

Les quatre condamnés seront exécutés à Sing Sing un jour de la semaine prochaine, lundi probablement. La semaine commençant le 13 avril a été fixée pour l'exécution par la cour d'appel.

—J'ai soigneusement étudié cette affaire, a dit le gouverneur Glynn, et je n'ai rien trouvé qui put justifier une mesure de clémence.

"La cour d'appel a confirmé à l'unanimité le jugement de condamnation. Elle n'a trouvé aucun vice de forme, aucune erreur; elle a pensé que le procès avait été juste.

"Le juge Chase, exprimant son avis à ce sujet, écrit:

"Ce cas est tout à fait différent de celui de Becker. C'est aussi l'avis du juge Miller, qui fait remarquer que quatre témoins qui n'avaient pas comparu au procès de Becker ont reconnu Frank Cirofici, Harry Harowitz, Louis Rosenberge et Jacob Seidenshner comme les meurtriers de Rosenthal.

"En outre, le juge Goff, qui dirigea les débats du procès, exprime l'avis suivant:

—La certitude de la culpabilité de ces hommes a été aussi complètement acquise qu'il était humainement possible. Il a été prouvé que ces hommes avaient été embauchés pour tuer Rosenthal, qu'ils ne connaissaient même pas, qu'ils l'avaient tué et que le seul motif qui les avait poussés à ce meurtre était le désir de gagner de l'argent. Leur culpabilité ne dépendait donc pas de la condamnation antérieure de Becker.

"Il est prouvé, poursuit le gouverneur, que ces quatre hommes ont tué Rosenthal et il n'importe pas, en ce qui les concerne, de savoir si c'est Becker qui s'assura leurs services dans ce but. Cela n'intéresse que Becker. Si Becker était acquitté, cela ferait planer un doute sur l'identité de l'instigateur du crime, mais n'en ferait planer aucun sur l'identité des exécuteurs.

"Un délai accordé aux quatre condamnés en attendant l'issue du deuxième procès de Becker ne modifierait en rien ce qui est acquis et une telle mesure ne pourrait, au contraire, qu'amoindrir la confiance publique dans l'administration de la justice."

UN MARRIAGE ASSORTI

Un homme de 75 ans épouse une jeune fille de 18 ans.

Ponsacola (Floride), 11.—Un mariage peu banal a été célébré aujourd'hui.

M. Charles B. Lewis, un riche résident de Jacksonville (Illinois), a épousé Melle Mabel Enyart, jeune fille de Gohen (Indiana), qui était en visite ici chez des amis depuis quelques semaines.

M. Lewis est âgé de soixante-quinze ans et Melle Enyart de dix-huit ans.

Les conditions dans lesquelles ce mariage a été décidé valent d'être rapportées: M. Lewis avait annoncé à diverses jeunes filles qu'il donnerait, le jour de ses noces, une somme de cent mille dollars à celle qui consentirait à l'épouser. Bien plus, il promettait de lui laisser toute sa fortune à sa mort.

M. Lewis posait deux conditions: la première était que la jeune fille devait être blonde; la seconde était qu'elle devait avoir entre dix-huit et vingt ans.

Melle Mabel Enyart, qui satisfaisait à ces conditions, trouva bon d'accepter l'offre du riche vieillard.

CHRONIQUE AGRICOLE

L'ALIMENTATION DU BETAIL

RAY GRASS DE L'OUEST

Cete herbe a fort bien réussi dans la culture et c'est une des meilleures herbes à foin de l'ouest; elle produit un très grand nombre de feuilles et une tige droite et grêle. C'est une herbe hâtive et qui vient bien sur les terrains lourds, même sur ceux qui contiennent de l'alcali. Elle est très nourrissante.

PAILLE ET FOURRAGE DE BLE D'INDE

On appelle fourrage de blé d'Inde la plante entière qui a été récoltée avec les épis. C'est un aliment très précieux quand on le donne seul, mais avec lequel il est difficile de former une ration d'une composition régulière, car il est impossible de régler convenablement la portion journalière de grain. Il est également difficile de le donner dans les mangeoires à moins que les tiges ne soient coupées. La luzerne ou le trèfle complètent avec avantage le fourrage de blé d'Inde dans l'alimentation.

PAILLE DE BLE-D'INDE

On appelle paille de blé d'Inde la tige du blé-d'Inde qui reste après que l'épi a été enlevé. On la donne lorsque l'épi a été enlevé. On la donne fréquemment aux vatières, hâchée et mélangée avec la luzerne coupée, le son, le blé-d'Inde, l'avoine, l'orge ou les pois. C'est un aliment assez bon. Le hachage en augmente la valeur, car il se manie plus facilement et les bestiaux le mangent plus promptement. Si on en hache de grandes quantités à la fois, il faut un silo pour le conserver en bon état.

PAILLE D'ORGE

La valeur nutritive de la paille d'orge n'est guère plus élevée que celle de la paille de blé. La meilleure façon de s'e nservir est de la hacher finement, de la mélanger avec du trèfle, de la tremper dans l'eau pendant quelque temps ou de la mélanger avec de l'ensilage et de la laisser reposer pendant un jour ou deux avant de s'en servir. Préparée de cette façon elle a presque la valeur de la paille d'avoine.

PAILLE DE SARRASIN

La paille de sarrasin a une certaine valeur nutritive à cause de l'azote qu'elle renferme: elle convient mieux pour l'alimentation des moutons que pour celle des vaches.

BALLE

La balle de blé et d'avoine est une nourriture assez utile, qui renferme plus de protéine que la paille. Mélangée avec des racines hachées et laissées en repos jusqu'à ce que la fermentation commence, la paille est une très bonne nourriture, très savoureuse, pour les vaches laitières.

PAILLE DE LIN

On a donné de la paille de lin aux bestiaux avec d'assez bons résultats. Elle a peut-être plus de valeur nutritive que la paille d'avoine, surtout lorsqu'il reste un peu de grain de lin, mais elle n'est pas très savoureuse à cause de l'enveloppe coriace des tiges qui est assez difficile à digérer.

PAILLE D'AVOINE

La paille d'avoine donnée en mélange avec d'autres gros fourrages et du grain est d'un emploi utile. Elle contient beaucoup de fibres et de matière indigeste mais elle apporte beaucoup de matière minérale à la ration. C'est un excellent fourrage et bien qu'elle n'ajoute pas beaucoup à la valeur alimentaire de la ration elle est très utile parce qu'elle distend les organes digestifs et qu'elle facilite ainsi la digestion. De toutes les pailles produites au Canada, la paille d'avoine est assurément la meilleure pour les bêtes à cornes.

PESATS DE POIS

Les pesats de pois ont une valeur considérable dans l'alimentationdu bétail. Cependant ils sont généralement très poussiéreux, en petits morceaux ce qui en réduit beaucoup la valeur fourragère. C'est une excellente nourriture pour les moutons.

PAILLE DE BLE

La paille de blé a une très faible valeur nutritive. Elle est grossière, peu savoureuse, contient, très peu de matière digestible.. On peut cependant en fournir de petites quantités aux vaches qui ne donnent plus de lait, quand on manque de fourrages.

FOURRAGES VERTS

En cultivant des fourrages verts il faut s'attacher à les faire venir dans un ordre régulier pour que l'on n'en manque jamais. Le seigle d'hiver et le blé d'hiver, bientôt suivis par la luzerne, sont les fourrages les plus hâtifs; ils viennent peut-être trois ou quatre semaines avant que l'herbe des pâturages ne soit prête. Bientôt après viennent le trèfle rouge, les vesces, l'avoine, les fèves et le blé d'Inde. Les racines viennent plus tard en automne. Pour faire face à tout intervalle, qui pourraient se produire entre deux récoltes, on pourrait se servir d'ensilage.

LUZERNE

Comme plante fourragère, la luzerne n'a pas d'égale. Elle peut être employée plus tôt que tout autre fourrage vert dont la culture est possible au Canada, à la seule exception du seigle et du blé d'hiver. Elle se remet à pousser immédiatement après avoir été coupée et fournit deux et souvent trois fortes coupes par saison. Elle n'est pas aussi sensible aux conditions atmosphériques que les autres plantes fourragères et exige beaucoup moins de travaux d'entretien d'une année à l'autre. Pour les méthodes de culture, voir le bulletin 46 de la série des fermes expérimentales fédérales et le bulletin No. 8 de la 2me série.

TREFLE

Dans la production des fourrages verts le trèfle joue un rôle important. Il est prêt de bonne heure dans la saison, fournit des fourrages succulents en abondance et est très apprécié du bétail. La meilleure variété pour fourrages verts est le trèfle rouge et les meilleures pour mélange sont les trèfles mammouths ou grand trèfle rouge et le trèfle d'alsike. Le trèfle doit être coupé quelques heures avant d'être donné pour prévenir la météorisation, toujours possible. Des précautions sont également nécessaires sur un pâturage de trèfle; pour cela, avant de laisser les bestiaux en liberté dans un repas complet d'un autre fourrage. On agira ainsi plusieurs jours de suite. Plus tard, quand les bestiaux sont habitués à l'herbe, il suffira de s'assurer qu'ils ne sont pas trop affamés et que le trèfle n'est pas humide de rosée ou de pluie.

TREFLE INCARNAT

Le trèfle incarnat est une plante annuelle. Semé à l'automne, il ne donne pas de bons résultats dans bien des parties du Canada, parce qu'il ne résiste pas toujours à l'hiver. On peut cependant le cultiver avec avantage dans la Nouvelle-Ecosse, la Colombie-Britannique et quelques parties de l'Ontario. Semé au printemps, il donne une assez bonne récolte fourragère, mais c'est un aliment assez dangereux à cause des petits poils raides que portent les capitules et qui forment une boule dans l'estomac de l'animal.

UNE NOUVELLE SAISON QUI S'OUVRE

Encore un petit nombre de semaines et un grand nombre de fromageries vont s'ouvrir et des centaines de cultivateurs vont se mettre à traire des milliers de vaches fraîchement vêlées. Ce sera aussi le moment de commencer à contrôler la production de chaque vache séparément. Sans doute c'est déjà quelque chose que de connaître la production totale du troupeau; cela peut donner au propriétaire une idée de la production moyenne par tête mais ce n'est pas suffisant. Entre la production de deux vaches pendant une saison il peut y avoir un millier de livres de différence, mais la différence d'un jour à l'autre, dans le contenu de la chaudière, une fois la traite terminée, est si faible que l'on ne s'en aperçoit pas. Bien souvent il y a beaucoup plus d'un millier de livres de différence au bout de l'année, mais la moyenne de production du troupeau ne nous dit rien làdessus: toutes les vaches sont mises ensemble, bonnes, pauvres et médiocres.

Depuis qu'ils ont commencé à enregistrer la production de chaque bête du troupeau, beaucoup de laitiers ont réussi à augmenter la moyenne de 1,500 à 2,000 livres de lait par tête et même plus. Grâce à un contrôle suivi, on peut découvrir les mauvaises vaches, les bêtes trompeuses qui cherchent à se faire passer pour de vraies vaches laitières. Adressez-vous au service de l'industrie laitière à Ottawa et vous recevrez gratuitement les feuilles pour l'enregistrement des pesées du lait, et ses instructions sur la façon de vous y prendre. Ecrivez aujourd'hui, n'hésitez pas, et prenez la détermination de ne plus garder dans votre troupeau que des vaches qui paient.

C. F. W.

LES CHAMPIONS EXCENTRIQUES

Concours pédestres. Folichons exploits de marcheurs.

"L'ennui naquit un jour de l'uniformité", a dit le poète. Bien pénétrés de ce proverbe, nos contemporains tentent à chaque occasion qui se présente d'apporter un peu d'originalité à des habitudes toujours identiques; il convient noter, pour que nos descendants n'ignorent pas la richesse de notre imagination, les curieuses fantaisies inventées pour fuir la routine.

Ainsi, croyez-vous que les courses se disputent toujours dans l'enceinte mesurée d'un stade? Point! Et je vais vous conter quelques histoires de courses qui n'ont rien à voir avec celles qui se disputent aux jeux olympiques.

George Wilson, citoyen anglais emprisonné pour dettes dans une hospitalière maison de Londres— je veux dire une prison—avait parié avec ses compagnons d'infortune—la gageure n'était pas forte —qu'il ferait en douze heures cinquante milles.

"A sa libération, demandez-vous?

—Non pas.

—Mais alors quand et où?

—Autour des murs de sa prison."

Pour accomplir cette distance, il ne dut pas faire moins de dix mille fois le tour de la cour et il faillit bien ne pas gagner son pari. Surmontant la fatigue qui l'envahissait, après quelques heures de cette fastidieuse marche, il reprit courage et gagna sur le temps prévu, avec une avance de cinq minutes.

George Wilson n'eut pas le monopole de ces courses dans un espace restreint. Perkins, champion anglais, s'amusait à établir des records de courtes distances en de pittoresques endroits. Un jour, il fit un mile autour d'un billard, tournant et retournant avec une vitesse extraordinaire, autour de la table au tapis vert, sans avoir, chose curieuse, le mal de mer. Egalement restreints devaient être les mouvements de Richard Manks qui paria une fois qu'il ferait un mille en marchant autour de la cage d'un lion. Comprenez bien que Richard Manks entendait l'intérieur de la cage. Deux animaux que leur dompteur surveillait assistèrent à cette petite course, spectateurs impassibles et quasi endormis, ce qui n'empêcha pas Richard Manks, peu rassuré, de hâter le pas de façon qu'il établit un record. Mettez-vous à sa place et avouez que votre coeur n'eût pas battu normalement.

Autre match. C'est celui auquel se livrèrent deux ouvriers, alors que le clocher de la cathédrale de Coutances était en réparation. Les deux compères se vantaient, tout en travaillant, de leurs respectives capacités pédestres:

"J'ai plus de vitesse que toi!

—Quel aplomb! En tout cas, j'ai plus d'endurance que toi!

—C'est ce que nous verrons.

—Quand tu voudras.

—Demain?

—Oh! partie différée n'a pas lieu. Tout de suite ici, sur les planches qui cerclent le clocher.

—Entendu.

—Une, deux, en route!"

Et sur la planche étroite, voilà les deux compagnons marchant avec une grande prudence, étendant les bras, à droite, à gauche, afin de conserver leur équilibre. En bas, les badauds s'assemblaient. Que pouvaient bien faire ces deux hommes se poursuivant sur les ais tremblants? Le conteste fou et téméraire, avec un enjeu de quelques bouteilles deb on vin, se termina heureusement. Un des deux ouvriers abandonna après qeulques tours, par peur plutôt que par fatigue, et l'autre continua par gloriole plutôt que par envie.

Les femmes aussi ont organisé entre elles des courses pittoresques. La plus curieuse, assurément, est celle qui eut lieu il y a cinq ans aux environs de Cleveland, dans l'Ohio. Des grand'mamans qui s'ennuyaient toujours enfermées, reprisant des bas, organisèrent pour elles-mêmes une course de vitesse et d'endurance. La clause principale était la suivante: avoir au moins—quatre-vingts ans. Qui chantera les hauts faits des vieilles jambes courageuses? Ce fut une jeune fille de quatre-vingt-six printemps qui gagna la course.

Il y a à peine quelques semaines une course à peu près semblable eut lieu à New-York. Une vieille dame de soixante-quinze ans, ne voulant pas célébrer son anniversaire suivant les coutumes trop usités, invita toutes ses amies à une partie de plaisir. Il s'agissait de gravir avec rapidité les cinq cent quatre-vingt-treize marches d'un édifice public. Les invités montrèrent qu'elles avaient du savoir-vivre, elles laissèrent gagner la dame dont on fêtait ainsi l'anniversaire.

Dans une petite commune du Wurtemberg, à Marktgroningen, a lieu chaque année une série de courses dont l'une d'elles présente cette particularité que les coureurs sont de jeunes bergères; de plus chacune d'elles porte une cruche d'eau sur la tête et elle ne doit pas la soutenir avec les mains: il s'ensuit que ces jeunes filles, tout en se hâtant parfois, craignent de renverser leur cruche; c'est la plus adroite, c'est la plus habile qui gagne le prix.

Du reste, dans cette course, la mauvaise foi des concurrents est telle, paraît-il, que le bourgmestre de la ville est obligé de les suivre à cheval, armé d'un grand bâton pour les empêcher de se pousser, de se tirer aux cheveux et notamment de se donner des coups de doigt sur la poitrine pour couper la respiration de la rivale pendant quelques instants, procédé qui était jadis employé par les gladiateurs romains.

On le voit, nous avons l'esprit inventif. La course à pied ne nous suffisait pas, il a fallu inventer la course en sac, la course à reculons, la course à la brouette et bien d'autres encore.

Lovely Rogue.

CURIOSITES SCIENTIFIQUES

Le sang du mammouth

Les derniers de ces animaux vivaient, il y a environ vingt ou trente mille ans, dans les régions du pôle Nord, aujourd'hui glacées; ils étaient nombreux dans les forêts de notre pays, au temps de l'âge de pierre, où leur chasse était l'occupation favorite des premiers occupants de ce qui devait devenir notre France. Dans certaiens régions du nord du Canada, leurs énormes ossements sont si nombreux qu'on croirait, me disait un jour le voyageur Obalski, se trouver dans un cimetière de géants; et la terre, au moment du dégel, est tellement imprégnée des produits de la décomposition de leurs corps qu'elle répand une odeur cadavérique.

Souvent, on voit émerger du sol les pointes d'énormes défenses recourbées en demi-cercle; elles sont, parfois, assez bien conservées pour qu'on en puisse tirer un ivoire fossile, objet d'un commerce important. Ces reliques colossales ont donné lieu à toutes sortes de légendes: elles ont passé pour les restes des races de géants dont parle la Bible et pour la punition desquelles le Seigneur suscita le Déluge universel: elles témoignent, disent les Chinois, de l'existence dans le sol de rats gigantesques, qui meurent dès qu'ils sont frappés d'un rayon de soleil; quelques ossements trouvés en Allemagne au dix-huitième siècle furent donnés par un montreur de curiosités comme ayant fait partie du squelette du "fameux roi Teutobochus", peu connu des plus savants historiens; le nom même de mammouth a pris une allure presque mythologique: les poètes l'emploient volontiers pour mettre en branle les imaginations en lui accolant les troublantes épithètes de prodigieux, de colossal, de terrible et d'autres encore propres à donner le frisson.

Buffon connaissait le mammouth et concluait que si un être aussi puissant avait disparu, une foule d'autres espèces qu'il recommandait de rechercher avaient dû être anéanties comme lui, et vivre à une "Epoque de la nature" différente de celle qui fut réservée à l'espèce humaine. C'est sur son histoire que Cuvier fonda toute sa théorie fameuse des "Révolutions du Globe". Il avait été frappé de la découverte, qui s'est renouvelée en 1907, de corps entiers de mammouths admirablement conservés dans les glaces sibériennes et mis à nu à la suite de périodes successives de dégel; peu à peu, les blocs qui les emprisonnaient avaient été rongés et les avaient laissé apparaître. Il savait que les mammouths étaient non pas des monstres fantastiques, mais de véritables éléphants.

* * *

Les éléphants ne vivent, aujourd'hui, que dans les régions tropicales. Cuvier en avait conclu que la Sibérie jouissait, jadis, d'un climat torride et qu'une brusque gelée, miraculeusement survenue, avait détruit tous les êtres qui animaient ses fertiles campagnes, depuis lors désolées. Cette catastrophe avait été subite, instantanée, car si les cadavres des mammouths, qu'accompagnaient, d'ailleurs, des rhinocéros, n'avaient pas été gelés aussitôt que tués, ils se seraient décomposés ou auraient été mangés par des animaux carnassiers et on ne les retrouverait pas intacts. Le raisonnement paraissait irréprochable, et l'imagination, épouvantée, se refusait à évoquer la grandeur des bouleversements astronomiques qui avaient pu subitement priver d'aussi vastes contrées que la Sibérie des bienfaits du rayonnement solaire.

Quelques touffes de laines ont suffi pour ramener le prodige aux proportions des événements historiqeus ordinaires. Le mammouth et son compagnon le rhinocéros à narines cloisonnées n'étaient pas nus comme les éléphants de l'Inde et de l'Afrique; ils étaient couverts d'une chaude toison de longs poils, les uns grossiers comme du crin, les autres moelleux comme de la laine; ils pouvaient ainsi braver les rigueurs de l'hiver, d'autant plus qu'ils se nourrissaient sobrement des aiguilles des sapins qui demeurent verts en toute saison. Les animaux sont de fort mauvais thermomètres: ils s'accomodent parfaitement, à la longue et pourvu que les transitions soient ménagées, des températures les plus variées.

Il y a des tigres dans des régions de la Sibérie déjà très froides: leur fourrure est simplement un peu plus claire, plus moelleuse et plus épaisse que celles des tigres de l'Inde: elle en fait, pour ainsi dire, des tigres-angora.

Le père Armand David a trouvé des singes et des perroquets sur les hauts plateaux du Thibet, et M. Jules Lefebvre, professeur au lycée du Havre, auteur d'un beau livre sur la "chaleur animale", a réussi à faire vivre des chimpanzés sous la neige. Tout de même, depuis le temps où les mammouths y vivaient parmi les sapins, la Sibérie s'est notablement refroidie. Depuis que l'homme est apparu sur la terre, les climats se sont modifiés sur divers points de notre planète. Il ne faudrait pas en conclure qu'elle se soit refroidis en bloc. Si le "gulf-stream" cessait de venir lécher les côtes de Bretagne, ou si, seulement, la mer s'en éloignait, les myrtes, les lauriers et les mésembryanthèmes cesseraient sans doute d'y pousser.

Les mammouths en chair et en peau qui ont été découverts sur les rives de la Léna, de la Berezowka et, en dernier lieu, dans l'île Grand-Liakowsky, au nord de la Sibérie, ne sont sans doute que des animaux tombés isolément dans des crevasses de glaciers masquées par la neige et qui y sont demeurés ensevelis, et non les victimes innombrables d'un cataclysme général.

Celui dont on pourra prochainement contempler les restes dans la galerie de Paléontologie du Muséum était pris dans une falaise qui, au moment du dégel, s'éboula en partie, en 1907, et laissa apparaître la trompe de l'animal. Sans s'étonner autrement, les Samoyèdes, appréciant l'aubaine, mangèrent cette trompe, naturellement frigorifiée bien avant les inventions de Charles Tellier, mais ils informèrent de leur trouvaille un savant, en exploration dans le voisinage, M. Costantin Adamovitch Vollossovitch, qui les employait souvent dans ses recherches.

La nuit polaire de six mois approchait; les Samoyèdes repartirent vers le Sud, et M. Vollossovitch, laissant l'animal en l'état, repartit pour la Russie, où le comte Alexandre Steenbock-Fermor, qui habite souvent Paris, lui fournit les moyens de dégager le cadavre et de le ramener à sa résidence de Lakhta, non loin de Saint-Pétersbourg. Ce ne fut pas petite affaire; et les précieux restes ne purent arriver en Europe qu'au mois de janvier 1911. Le comte Steenbock-Fermor, conseillé par un ami, le vicomte de Rancourt de Mimerau, a eu la généreuse pensée de les offrir à notre Muséum national d'Histoire naturelle, où on s'occupe de les préparer. Seul, le Musée de Saint-Pétersbourg possédera, si j'ose m'exprimer ainsi, un joyau équivalent.

* * *

Les parties charnues de l'animal sont eu si bon état, que deux anatomistes distigués, MM. Jean Gautrelet et Henri Neuville, ont pu les étudier, comme s'il se fût agi d'un animal mort depuis peu, conservé dans l'alcool, et se rendre compte de l'état de ses éléments constituants. La graisse—elle sent le camembert—et le tissu conjonctif ont une apparence normale: mais les fibres musculaires que ce dernier enserrait dans ses mailles ont disparu. Il a été facile de suivre le trajet des vaisseaux. Les veines contenaient des caillots d'une substance brun rougeâtre. MM. Gautrelet et Neuville ont fait de ces caillots une étude chimique approfondie et ils ont examiné au spectroscope les matières colorées qu'ils en ont extraites: il n'y a pas de doute possible: ces caillots représentent le résidu du sang de l'animal; du sang datant de trois cents siècles, aussi reconnaissable que celui des momies d'Egypte et dont la substance caractéristique, "l'hématine", avait encore tous ses caractères. Nous ne sommes pas encore au bout des surprises que nous réservent les étonnantes archives que contiennent les entrailles du sol. Tout à fait inconnues au commencement du dix-neuvième siècle, elles sont explorées, depuis Cuvier, avec passion par une armée de géologues, qui ont dégagé déjà de lumineuses vérités du brouillard mystérieux des vieilles légendes mythologiques.

Edmond Perrier,
de l'Institut.

EN PROVINCE

FANNYSTELLE

M. Arthur Delisle nous a quitté samedi pour prendre la position de pompier dans la brigade de Saint-Boniface. Nous lui souhaitons du succès.

* * *

Avis aux personnes abonnées à la *Liberté!* Demandez à vos amis de s'abonner immédiatement à ce magnifique journal des foyers catholiques.

M. Joseph Painchaud se fera toujours un plaisir de prendre les noms des nouveaux abonnés. Donc, hâtez-vous!

* * *

Après un séjour de quelques semaines à Dollard, Sask., M. Alfred Hamel est de retour parmi nous.

* * *

Les Ligueurs du Sacré-Coeur ont fait la garde du Très Saint Sacrement jeudi, durant toute la nuit. Le Sacré Coeur ne fera pas sourde oreille aux prières de ses enfants. Et puis combien de choses avions-nous à lui demander.

* * *

M. Roger Goulet, le populaire inspecteur d'écoles de Saint-Boniface, était cette semaine en visite chez M. et Mme Adolphe Guyot.

* * *

M. Smiley, représentant la Cie International Harvester, est parmi nous depuis quelques jours.

* * *

M. Eugène Coulombe nous quittait lundi pour l'hôpital de Saint-Boniface. Aux dernières nouvelles, après l'opération qu'il a subi, son état était très satisfaisant et nous espérons le voir de retour sous peu.

* * *

Le Dr Taylor, de Paw Paw, Ill., qui a en mains les affaires du défunt M. B.-F. Frantz est en visite ici pour quelque temps.

* * *

M. Bergeron, neveu de Mme P. Painchaud, est de retour de Kenora, Ont., où il a passé l'hiver.

* * *

Melle Eva Guilbault, institutrice à l'école de Saint-Claude, Man., est en promenade dans sa famille pour les vacances.

* * *

Les classes sont fermées pour quelque temps. Ce sont les vacances de Pâques. Institutrices et élèves sont heureux de prendre un peu de repos.

* * *

M. Ben Clay a fait l'acquisition de la maison Beatty; il doit bâtir un gros restaurant et une maison de pension.

* * *

On nous disait souvent durant l'hiver que tout serait tranquille dans notre village cet été. Tout prouve le contraire et il y aura plus de "remue ménage" que jamais. M. Alfred Hamel va demeurer dans la résidence "Dubuc". M. Adolphe Guyot dans une maison près de l'église, M. L. L'Espérance chez "Walmsley", etc.

* * *

Le carême des tempérents achève. Et dire que celui des buveurs fait seulement que de commencer. *Dignum et Justum Est.*

* * *

On doit prochainement faire application à la prochaine Législature pour avoir le droit de se servir du mot "sucker" (à tout bout de champs), surtout pour ce qui a raport aux tempérants et aux Ligueurs. Que cela va être commode. Nous remercions le philosophe, le "patenteur" de ce mot: son nom ira dans l'histoire.

* * *

Tout est sec, oui bien sec, à Fannystelle depuis le désastre de l'hôtellerie. Tous les jours, la poussière, suscité par de gros vents, nous aveugle. Si au moins nous avions un peu de John et de Rye pour "humecter" la poussière dans nos gosiers. Mais dites donc, il y a du "painkiller", de l'alcool de bois, et même encore un autre produit qui se vend dans des magnifiques bouteilles, de la "Formaline". Tout cela "humecte" bien et puis ça a la renommée de produire les effets des boissons alcooliques: ça gratte.

Pas besoin d'hôtelliers ni de licences pour vendre tout cela.

* * *

Johnny a ajouté une autre ligne à son commerce. Il travaille de toutes ses forces pour le régime "mouillé".

(John of all trades, master of one.)

Yvonnie.

STE-ANNE DES CHENES,

La fête de Pâques a été célébrée d'une manière très solennelle ici. Le choeur de chant, sous la direction des Frères, a exécuté avec grand succès le programme suivant:

MESSE

1. Cesse tes concerts funèbres! Solo et chant.
2. Vidi Aquam, Edition Vaticane.
3. Introït, Plain chant.
4. Kyrie, Messe Bordelaise (3 p.)
5. Gloria, Messe Bordelaise.
6. Victima Paschali, Ed. Vaticane.
7. Credo, Messe Royale.
8. O Filii et Filiae, Solo et choeur.
9. Sanctus, Messe Royale.
10. Agnus Dei, Messe Royale.
11. Communion, Plain chant.
12. Laudate, choeur, *Gounod.* Répons harmonisés.

SALUT

1. La Résurrection, Choeur.
2. Adoramus, par N. H.
3. Ave Mater Gratiae, Ed. Vat. harmonisée.
4. O Filii et Filiae, Solo et choeur.
5. Regina coeli jubila, F. Z.
6. Ecce Fidelis, Plain chant.
7. Tantum Ergo.
8. Laudate Dominum, *Gounod.*

Le maître autel magnifiquement décoré par nos bonnes Soeurs offrait un coup d'oeil éblouissant. Les feuilles d'or des riches bouquets, mêlées aux feux des nombreuses lumières semblaient vouloir rivaliser de splendeur avec ces dernières. Quand l'on voit sous de si beaux aspects les beautés du culte catholique, l'âme du chrétien devient plus pieuse et son coeur s'enflamme d'un amour plus ardent et plus parfait pour le Christ ressuscité, "le seul vraiment digne de tout honneur et de toute gloire".

Dans un beau sermon où le côté pratique se mêlait à l'éloquence, M. le curé engagea les fidèles à persévérer dans l'état de grâces que leur avait procuré leur devoir pascal. Il avait l'assurance qu'il en serait ainsi par leur nombreuse assistance et la piété qu'ils avaient manifestée durant la grande semaine et les nombreuses communions du matin de Pâques.

Il s'appliqua surtout à prouver que c'est par le sacrifice et la souffrance que l'on parviendra à la sanctification, car c'est ainsi que le Christ notre modèle est entré dans la gloire. C'est Lui-même, ajoute le prédicateur, qui nous l'a enseigné: "Si quelqu'un veut venir après moi qu'il renonce à soi-même, qu'il prennen sa crox et qu'il Me suive.

Nos meilleures félicitations et nos remerciements à tous ceux qui se sont dévoués pour assurer le succès de cette fête. Nos bonnes Soeurs, les révérends Frères et notre choeur de chant ont donc leur large part.

ST-EUSTACHE

Nous sommes tous heureux à Saint-Eustache de lire la petite correspondance de *Sikinik*. Dans sa dernière correspondence *Sikinik* fait cependant erreur lorsqu'il annonce que la Cie Charette et Kirk sont les entrepreneurs des travaux qui doivent tre faits à l'église cet été.

Aucun contrat n'a encore été donné et les syndics de la paroisse attendent encore de nouvelles soumissions.

MM. Charette et Kirk ne sont jusqu'à ce jour que des soumissionnaires. Et leur sommission sera considérée comme toutes les autres sans que pour cela les syndics de la paroisse soient obligés de l'accepter.

* * *

M. John Albert a un mal de tête peu ordinaire et qui dure depuis un grand mois. Les médecins de Winnipeg ne paraissent pas comprendre plus ce mal que notre docteur de Saint-Eustache.

* * *

Melle Victoria Lucier, fille de M. Charles Lucier, a fait un voyage à Winipeg pour consulter le docteur Benoit. Elle a aussi passé quelques jours à l'hôpital de Saint-Boniface.

On l'a renvoyée dans sa famille Le bon air de Saint-Eustache lui fera, dit-on, plus de bien que les meilleurs traitements médicaux.

* * *

La Semaine Sainte s'annonce bien. M. le curé Bastien a annoncé dimanche qu'il aurait:

Mercredi après-midi, à 4 heures, chemin de croix.

Jeudi, vendredi et samedi avant-midi, offices à 10 heures.

Jeudi après-midi, heure d'adoration.

Vendredi après-midi, à 3 heures chemin de croix.

Samedi après-midi à 3 heures, confessions.

Voilà une semaine bien remplie.

* * *

Dimanche prochain, jour de Pâques, nous aurons au milieu de nous le R. P. Gagnieur s.j., du collège de Saint-Boniface.

Le Père Gagnieur fera le sermon de circonstance. Il nous arrive souvent d'avoir la visite de quelques prêtres de Saint-Boniface ou d'ailleurs et d'écouter leurs prédications. Nos remerciements à qui de droit!

* * *

Mardi le 13 avril prochain il y aura à la sale paroissiale, soirée donnée par les élèves du couvent de Saint-Eustache, sous l'habile direction des religieuses de Notre-Dame des Missions de Lyon.

Cette séance est donnée en l'honneur de notre curé le Rév. J.-A. Bastien. Il y aura aussi présentation d'adresse, de bouquets et de petits cadeaux offerts par les différentes congrégations de la paroisse. Nous serions heureux de revoir à cette occasion les amis de Saint-Eustache et de notre curé.

* * *

L'automobile de M. le curé Bastien est déjà sorti plusieurs fois. Depuis quelque temps cependant M. le curé paraît redouter les chemins trop grignoteux.

* * *

Un bon mot pour Sikinik! Continuez mon ami. Vous allez bien. Et même quand vous semblez faire erreur tout vous pardonne en pensant au proverbe qui dit: "Tout homme se trompe"; et à cet autre qui dit "qu'il n'y a que celui qui ne fait qui ne se trompe pas."

Amicus.

LAURIER, MAN.

Melle M.-Louise Trotier, élève de l'Académie Sainte-Marie, ainsi que son frère M. Emile Trottier, gérant de la banque Northern Crown à Saint-Boniface, sont venus passer les fêtes de Pâques chez leur père M. Adélard Trottier.

* * *

M. Narcisse Fournier, instituteur de Champlain, est allé passer les fêtes de Pâques chez ses parents à Sainte-Anne.

* * *

Il nous fait plaisir d'annoncer que Melle Aurore Desroches qui était dangereusement malade, est sur la voie de guérison.

* * *

M. Adélard Gamache, qui a passé l'hiver à Fisher Branch, est revenu dans sa famille pour y passer l'été.

* * *

On nous annonce avec peine que M. Jacques Longtin, de McCreary, est dangereusement malade.

M. Ronsin est revenu de son voyage d'Europe.

Yvette.

SAINT-MALO

Le printemps semble avoir peur de se montrer affable pour nous depuis plus d'une semaine qu'il nous donne un vent insupportable mais qui malgré tout fait sécher nos chemins.

* * *

Depuis quelque temps nos chasseurs s'en donnent à coeur joie. A M. Philias Proteau revient l'honneur d'avoir tué les trois premières outardes. MM. Louis Poulin et Damas Gladu ont aussi fait leur part. Dans une seule chasse, vingt outardes tombèrent sous leurs coups meurtriers. Beaucoup d'autre aussi en ont tué et continuent encore leur carnage. Nous leur souhaitons bonne chasse.

* * *

Durant cette semaine Sainte nous avons eu de très beaux offices. Nous avons eu un magnifique sermon de la Passion jeudi. Notre cher curé M. Macaire sait si bien par sa piété et son zèle attirer les fidèles et les édifier.

* * *

Mme Louis Pilotte est maintenant complètement rétablie du terrible accident dont elle a été vitcime. En tombant sur la glace, elle s'était fait une grave blessure à la tempe, mais le temps et les bons soins ont tout réparé.

* * *

M. Octave Gosselin est maintenant l'heureux papa d'une jolie grosse fille qui porte les noms de Marie-Thérèse-Rolande. M. et Mme Remi Gosselin ont été le parrain et la marraine.

* * *

Melle Anna Gosselin est depuis peu de retour parmi nous. Après un séjour de trois mois dans la province de Québec où elle alla voir sa soeur Anne-Marie, entrée au couvent des Soeurs Franciscaines Missionnaires de Marie à Québec et visita aussi ses nombreux parents à Lévis, Montréal et Saint-Hyacinthe, elle est revenue enchantée de sa promenade. Nous lui souhaitons la bienvenue parmi nous.

* * *

Le petit Amable Charette, qui s'est broyé une jambe dans une roue, laquelle fut amputée, ce qui mit pour un moment ses jours en danger est maintenant en bonne voie de guérison.

Malouine.

Roman de La Liberte

No 24

Le DERNIER DES MOHICANS

PAR

FENIMORE COOPER

Les Delawares, sans attendre une seconde, se précipitèrent, semblables à des panthères qui se jettent sur leur proie, vers les taillis où s'étaient embusqués les Mingos. Le trajet fut franchi en un instant: malheureusement quelques vieux Hurons, plus fins que les autres, n'avaient point été trompés par l'artifice employé par Oeil-de-Faucon pour leur faire décharger leurs fusils; ils attendaient patiemment, et, quand les Delawares ne furent qu'à deux pas, ils tirèrent à coup sûr. Le chasseur eut trois hommes tués; mais cet échec prévu n'arrêta point l'audace des autres: au contraire, leur attaque ne fut que plus furieuse; à la férocité naturelle de leur caractère se joignit l'âpre désir de la vengeance, et ils massacrèrent tous ceux qui leur tombèrent sous la main.

Le reste fut promptement balayé; cette lutte corps à corps ne dura qu'un instant; les Hurons lâchèrent pied et s'enfuirent jusqu'à l'autre extrémité du bois, où ils s'embusquèrent de nouveau, résolus cete fois à mourir sur place plutôt que de reculer encore.

La lutte allait donc recommencer avec ses chances diverses, ses alternatives rendant toujours la victoire douteuse, quand, à l'étonnement général, un coup de fusil se fit entendre derrière les Hurons; l'un d'entre eux tomba mortellement frappé et atteint en plein dos par une balle partie en sifflant du milieu des habitations des castors situées dans la clairière au bord de l'eau, et aussitôt on entendit retentir un effroyable cri de guerre.

"C'est le sagamore! s'écria Oeil-de-Faucon, répondant de sa voix forte et vibrante au cri du Mohican. Nous les tenons maintenant. Ils sont à nous! les voilà entre deux feux!"

Cette attaque si peu prévue produisit sur les Hurons un effet impossible à décrire: ils poussèrent à la fois d'épouvantables cris de désespoir, et, ne cherchant plus à se garantir des coups non plus qu'à se défendre, ils prirent la fuite de la façon la plus honteuse et la plus imprudente: la plupart des guerriers de cette petite troupe, déjà fort réduite, tombèrent sous les coups des Delawares.

Munro sortit de sa retraite à la suite de Chingachgook le major Heyward se précipita dans les bras du vieillard; il était toujours aussi accablé sous le poids de sa douleur, et rien ne pouvait le distraire de la pensée de sa fille bien-aimée, toujours, hélas! prisonnière de son mortel ennemi. Mais transporté tout à coup, de l'obscurité et de l'accablement de la cachette où le Mohican l'avait retenu si longtemps, au milieu d'un combat acharné, il semblait reprendre quelque énergie et comme se retrouver sur son terrain; il relevait sa tête couverte de cheveux blancs, montrait son front dévasté et ses yeux pleins de larmes, tout en demandant où se livrait l'action; il annonçait qu'il allait lui-même combattre et travailler à la délivrance de sa chère Cora. Le major s'efforçait de le calmer, et l'assurait qu'avant peu de temps, grâce aux efforts d'Uncas et du chasseur, ils ne tarderaient pas à retrouver la jeune fille.

L'entrevue d'Oeil-de-Faucon et de Chingachgook, moins tendre, mais aussi cordiale, révélait l'attachement profond de ces deux hommes si différents l'un de l'autre; en deux mots le sagamore fut mis au courant de l'état de choses. Il suivait d'ailleurs l'action depuis longtemps déjà; il avait reconnu la Longue-Carabine et compté, des bords de l'étang, tous ses coups; il avait également distingué dans le lointain le fusil d'Uncas. Sans aucune hésitation, et avec cette gravité qui ajoute tant de poids aux ordres d'un chef indien, il prit aussitôt le commandement de l'expédition; sa naissance et son expérience lui donnaient, à cet égard et aux yeux de tous, des droits incontestables. Le chasseur reprit néanmoins sa place à la tête de la petite colonne, qui ne tarda pas à s'enfoncer de nouveau dans le bois. Ils traversèrent d'abord les taillis dans lesquels ils venaient de soutenir de si rudes combats; quand ils trouvaient le corps d'un des leurs, ils le cachaient soigneusement; s'ils rencontraient le cadavre d'un ennemi, selon leur coutume ils enlevaient sa chevelure et s'en faisaient un trophée. Parvenu au sommet d'une petite hauteur, le sagamore fit aussitôt faire halte à sa troupe. L'endroit était bien choisi: environné d'arbres épais, il offrit aux guerriers accablés de fatigue un abri sûr; d'autre part, il dominait au loin une vallée profonde, très boisée, et au fond de laquelle Uncas était aux prises avec la tribu des Hurons, ayant à leur tête l'intraitable Magua.

Le Mohican et son ami Oeil-de-Faucon se portèrent en avant, dominant ainsi le défilé, et prêtèrent une oreille attentive aux mille bruits qui montaient du champ de bataille: le combat se rapprochait, les Mingos reculaient donc devant l'attaque furieuse du jeune Delaware. Un vol tumultueux d'oiseaux de toutes sortes, chassés de leurs retraites, tourbillonnant au milieu d'une épaisse fumée, désignait l'endroit précis du combat.

"Les voici qui se rapprochent de nous, dit Duncan, qui avait suivi les deux amis et venait d'entendre tout près d'eux l'explosion d'une arme à feu; n'allons-nous pas être enveloppés de nouveau, car nous sommes complètement au centre de la ligne?

—Ne craignez rien, reprit le chasseur à voix basse, ils ne grimperont pas jusqu'ici; ils vont, au contraire, se diriger vers ce bas-fond afin de profiter de l'abri des arbres, plus épais et plus fournis en cet endroit que partout ailleurs; alors nous aviserons à les prendre en flanc. Allons, ajouta-t-il en se retournant vers son ami, allons, sagamore, est-il plutôt temps de pousser le cri de guerre? Tarderons-onus encore beaucoup à nous mettre aux trousses de ces coquins? Je suis bien aise de me battre pour une fois à côté d'hommes de ma couleur. Vous me connaissez, Chingachgook, et vous pouvez me rendre témoignage: vous savez que pas un Huron ne se hasardera à traverser la rivière qui est là derrière nous, sans que mon tueur de daims ait pris la liberté de lui dire un mot à l'oreille."

Le vieux chef indien restait attentif aux bruits et aux mouvements de la forêt; Uncas avançait toujours, cela était évident, et bientôt aurait refoulé jusqu'à eux le gros de ses ennemis; les coups de feu étaient voisins, les cris des combattants devenaient distincts; le sagamore ne remuait pas. Tout à coup les balles vinrent tomber à ses pieds comme la grêle quand commence la tempête. Chingachgook et le chasseur firent alors cacher leurs hommes dans un épais fourré; puis, toujours calmes, ils attendirent patiemment la suite des événements.

L'oreille exercée des deux amis reconnut bientôt que les coups de fusil ne résonnaient plus sous la voûte des grands bois, mais qu'ils éclataient maintenant en plein air; et que par conséquent les Hurons, chassés de la forêt, débouchaient dans la clairière. Ils avancèrent un peu la tête hors de leur cachette, et les aperçurent sortant un à un des bois et cherchant à se rallier derrière un bouquet d'arbres où, sans doute, ils se disposaient à attendre Uncas au sortir de la forêt, pour tenter un dernier effort. Ils arrivaient successivement et de tous les côtés, et, ne soupçonnant point l'ennemi derrière eux, ils laissaient voir, par les dispositions qu'ils prenaient à la hâte, combien ils jugeaient leur situation désespérée; mais on devinait aussi, à l'air de leur visage, à leurs poses emphatiques, à leurs discours, dont quelques mots même parvenaient jusqu'aux oreilles des Delawares, quelle ferme résolution ils formaient de mourir jusqu'au dernier plutôt que de céder à un ennemi triomphant; ils semblaient dire: "Nous allons mourir, l'ennemi avra nos chevelures, mais nous les lui vendrons chèrement."

Heyward comprit-il ainsi la mimique de leur fureur? Crut-il que Cora, malgré la victoire d'Uncas, était à jamais perdue pour les siens? Toujours est-il qu'oubliant toute discipline, il voulait marcher à l'ennemi sans retard.

"L'heure est venue pour le Delaware de frapper! s'écriait-il.

—Pas encore, répondit le chasseur en le calmant de son mieux; pas encore, il faut que notre attaque coïncide avec l'arrivée d'Uncas; nous lui apprendrons ainsi où nous sommes. Regardez donc tous ces drôles qui se groupent derrière ces arbres; ils sont encore nombreux; on dirait un essaim d'abeilles se rangeant autour de leur reine: ils sont si serrés, ils forment un groupe si compact, qu'un enfant même serait sûr, sans viser, de loger une balle dans le corps de l'un d'eux."

A ce moment même Chingachgook donna le signal; toute sa troupe fit feu avec un ensemble parfait, et une douzaine de Hurons tombèrent frappés à mort. Le Grand-Serpent, en lâchant son coup, avait poussé son cri de guerre; une immense acclamation lui répondit montant de toutes les parties de la forêt. Au-dessus de toutes ces voix, dominant le tumulte, on entendit un cri perçant, si fort et si vif, qu'on eût dit que mille voix s'étaient réunies pour le pousser. Le sagamore et le chasseur échangèrent un rapide coup d'oeil: c'était le cri d'Uncas; le Cerf-Agile n'avait donc point encore été atteint, et il arrivait triomphant. Au moment même où les Hurons, consternés, abandonnaient le centre de leur ligne, le jeune chef apparut à la tête de

STE-AGATHE, MAN.

Une élève du couvent vient nous donner des nouvelles de sa classe. Bien fière d'avoir un beau couvent cette année, elle remercie bien sincèrement les paroissiens d'avoir fait bâtir une si belle maison. Notre couvent est dirigé par sept religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie. Cinq enseignent la classe à cent vingt élèves. De ce nombre vingt élèves apprennent la musique.

Tous les matins, durant l'hiver, la sainte messe est célébrée au couvent et beaucoup de personnes y assistent.

Jeudi et vendredi de la première semaine du mois d'avril, nous eûmes nos Quarante-Heures. Les chanteuses bien exercées par Soeur Joseph de l'Eucharistie nous ont chanté de beaux cantiques et ont très bien réussi. Les Enfants de Marie communièrent tous en voile blanc. A la messe de jolies marches furent jouées par Melle Agnès Lemoine. La bénédiction du Saint Sacrement était à sept heures du soir. L'autel était magnifiquement décorée.

Nous sommes vingt-trois élèves dans ma classe; elle est divisée en trois grades: le 7me, 6me et 5me grades. Les élèves du cinquième grade ont fait un concours d'épellation anglaise la semaine dernière. Les chefs étaient Melles Aline Thibault et Philomène Lemoine. Les gagnants furent du côté de Melle Philomène Lemoine. M. Joseph Olivier gagnait la récompense. Les auditeurs de ce concours furent les élèves de la classe de Soeur Marie de l'Assomption.

J'espère que toutes mes compagnes de classe passeront de bonnes vacances et seront toutes contentes de revenir à la classe.

Angèle.

TOUTE UNE FAMILLE MASSACREE

Deux jeunes indiens assassinent quatre personnes

Oklahama City, 7.—Le massacre d'une famille de riches fermiers des environs de Seminole, par deux jeunes Indiens, a causé dans les environs une agitation extraordinaire.

Les victimes sont: M. et Mme David Bolegs, Jemmy Walker, âgé de 14 ans, leur neveu, et la petite fille de M. et Mme Bolegs, âgés de 2 ans.

Les quatre victimes ont été trouvées ce matin, par leurs voisins, mortes ou mourantes.

Avant de mourir, Mme Bolegs déclara que deux jeunes Indiens, dont elle donna le signalement, étaient venus, hier, frapper à sa porte. Leur ayant ouvert, les deux Indiens, après avoir tué son mari, tirèrent plusieurs coups de revolver sur elle, puis sur ses enfants.

Les frères Penoska et Hulla Holatta ont été arrêtés et transportés à Wewoka.

La faiblesse qui ramène à l'ordre vaut mieux que la force qui en éloigne.

LES DEUX COMMUNIONS

Conte de Pâques par François Coppée

Il y a quarante ans, ce coin de banlieue, au nord de Paris, était frais et champêtre. On y venait, en été, le dimanche, canoter, dîner sur l'herbe, et la berge de la Seine, les prairies, l'île encadrée de saules s'égayaient de rires, de chansons, de chapeaux de paille, d'ombrelles et de robes claires. Mais, dans la semaine, c'était un village plein de bonhomie, tout comme un autre, avec sa vieille petite église au clocher gothique; et, sans les guinguettes du bord de l'eau et leurs tables désertes dont le vent de la rivière agitait les nappes blanches, on aurait pu se croire à vingt lieues de la capitale.

Aujourd'hui, la grande ville s'est étendue jusque-là et a transformé le gracieux pays de jadis en un banal et sinistre faubourg où grouillent le travail et la misère.

Plus de peupliers; des tuyaux de fabriques. Plus de maisons rustiques, où grimpent des roses et des clématites; des bâtisses de cinq étages, déjà lépreuses quoique neuves, avec, çà et là, un édredon rouge ou des draps qui sèchent sur une fenêtre. Le ciel—oui, le ciel!—a changé, car, même par les beaux jours, il est voilé, souillé, par la fumée des usines. Là circule, s'agite, travaille et souffre tout un peuple de prolétaires aigris, de malheureux sans espoir, à peine consolés par le vice qui les décime, par l'heure d'ivresse et d'oubli qu'ils vont chercher chez les marchands de vin, dans les assommoirs étincelants, dans tous les débits de poison d'où s'échappe un souffle fétide.

Le fleuve, lui aussi, est infecté. Jadis, pourtant, plus d'un peintre s'est assis là, sa boîte à couleurs sur les genoux, pour noter le reflet du coucher de soleil dans l'eau, et ce bouquet de saules, dernier vestige du paysage disparu, est un ancien modèle de Corot et de Daubigny. Mais la place n'est plus tenable. A présent, un énorme égout se dégorge ici, dans la Seine, qui roule désormais des flots empestés. Dans l'extrême banlieue de Paris, qui, presque partout, est devenue triste et laide, ce faubourg est peut-être le plus repoussant par sa tristesse et par sa laideur.

Du décor d'autrefois, seule la vieille paroisse reste encore, mais elle semble aujourd'hui rapetissée et comme honteuse au milieu des maisons géantes qui la dominent, et dont son clocher, modeste et trapu, n'atteint pas le quatrième étage. Elle garde quand même sa physionomie rurale, son aspect paysan, la bonne vieille paroisse, et sur la frise de son portail poussent encore quelques touffes d'herbe et fleurissent même, dans la saison, des coquelicots et des joubarbes. Mais, dans cette rue puante et tumultueuse, où elle regarde se hâter les passants, rouler les camions, glisser les tramways, elle donne maintenant l'idée d'une villageoise amenée dans une grande ville par un train de plaisir, et qui reste immobile et ahurie au milieu de la foule.

Il y a quelques années, un matin de Pâques,—ciel clair et temps vif,—je dus aller dans ce quartier lointain, que je n'avais pas revu depuis ma jeunesse. Après m'être acquitté de l'affaire qui m'y avait appelé, je flânais un peu, m'étonnant de ne rien retrouver là de mes souvenirs, si ce n'est cette pauvre église. Je la regardais avec la sensation agréable et pourtant un peu mélancolique qu'on éprouve à reconnaître une ancienne connaissance parmi des visages nouveaux, dans une compagnie qu'on a négligée depuis longtemps, et je songeais, non sans tristesse, qu'il n'y avait que cette chétive église pour toute la population qui s'était agglomérée autour d'elle.

Bien que ce fût l'heure de la grand'messe, en ce moment la cloche se taisait, les deux battants de la porte—lourds ventaux de chêne garnis de gros clous—étaient fermés, et, à cette date de Pâques, en ce jour de triomphe et de joie pour tous les chrétiens, on eût dit que la maison du Seigneur était vide et abandonnée.

Au contraire, tout près de moi, sur le trottoir où je faisais halte, s'ouvrait un bar tout flambant neuf, et l'étain du comptoir, le cuivre des alambics, les étiquettes bariolées des bouteilles brillaient d'un éclat aveuglant, et des noms de liqueurs venimeuses—absinthe, vermouth, bitter, etc.—étincelaient, superbes et tentateurs, en grosses lettres d'or, sur les glaces de la devanture.

Je n'étais pà que depuis peu de minutes, et, déjà, pourtant, j'avais pu constater que la splendide boutique qui, par sa porte grande ouverte, m'envoyait son haleine d'ivrogne, était très achalandée. A chaque instant des hommes du peuple, isolément ou par petits groupes—et quelquefois, chose navrante à dire, des femmes—entraient là, tandis que d'autres en sortaient, s'essuyant la bouche du revers de la main, avec une petite flamme d'égarement dans les yeux. C'était tous de pauvres gens à la face ravagée par les fatigues du travail ou la flétrissure du vice. Très peu d'entre eux s'étaient endimanchés, avaient fait un brin de toilette, quoique ce fût jour de grande fête. Presque tous, même parmi les femmes, portaient leur livrée de labeur et cela plutôt par manque de soin, par sans-gêne que par pauvreté, car tous avaient dans leur poche de quoi se payer à boire; et ces blouses déchirées, ces vestons pleins de taches, ces robes sales, tous ces haillons offraient un contraste choquant et presque douloureux avec les peintures fraîches, les métaux bien astiqués, l'espèce de luxe tapageur et canaille de l'assommoir, du temple de l'alcool.

Je m'affligeais devant ce spectacle, quand la cloche de l'église se mit à sonner à toute volée. La porte s'ouvrit largement. Je vis briller dans l'ombre, au fond de la nef, les gouttes d'or des cierges. La grand'messe de Pâques était dite, et les fidèles se répandaient dans la rue ensoleillée.

Hélas! il n'y en avait pas un bien grand nombre, et les hommes surtout étaient rares. Pourtant quelques pères de famille accompagnaient la femme et les enfants. Presque tout ce monde appartenait à la petite bourgeoisie. Quelques femmes seulement révélaient, dans leur costume, le goût inné, l'élégance instinctive de la Parisienne; mais on sentait, chez tous et chez toutes, même chez les plus humbles, même chez les bonnes vieilles à bonnet blanc, un effort, sinon de parure, du moins de bonne tenue et de prepreté. Elle n'était pas bien longue, la ribambelle des fillettes de l'école libre—car on a laïcisé à outrance, dans ce quartier-là,—mais les mamans avaient fait de leur mieux pour bichoner leurs gamines, et la brise d'avril faisait flotter les mantelets, les chevelures enfantines, les rubans de toutes couleurs, et palpiter aussi, avec des mouvements d'aile, les cornettes des Soeurs grises.

Le lugubre faubourg fut, en cet instant, égayé, purifié, en quelque sorte, par ces groupes qui s'éparpillaient et sur qui planait une atmosphère de joie et de sérénité. Toutes ces figures d'honnêtes gens avaient un air de fête. Ils étaient heureux à cause de la belle matinée et du triomphal et divin souvenir qu'ils venaient de célébrer, à cause du printemps revenu et du Christ ressuscité.

"Eh! Zidore, regarde-moi donc tous ces mangeurs de bon Dieu!"

La voix crapuleusement grasseyante qui venait de lancer ce blasphème imbécile était celle d'un voyou de vingt-deux ou vingt-trois ans qui, avec deux camarades, s'était arrêté à quelques pas de moi, au bord du trottoir, et qui regardait la sortie de la messe, les mains dans les poches, sa casquette de cycliste rejetée en arrière, la bouche béante, un bout de cigarette éteinte collé à sa lèvre inférieure.

Ses deux compagnons éclatèrent d'un rire ignoble, puis l'affreux jeune homme, qui m'avait l'air d'être déjà à moitié soûl, dit à travers son enrouement:

"Allons communier à notre tour... C'est ma tournée. J'offre une "bleue".

Et ils entrèrent tous les trois dans le bar, à la file.

* * *

Je restai là, méditant.

Oui, mangeurs de bon Dieu! Tu l'as dit pauvre brute! Mais, avant de prendre part au repas mystique, de sentir se fondre en eux-mêmes cette hostie, cette parcelle de divinité, ces hommes et ces femmes, ces catholiques que tu crois avoir insultés, ont profondément scruté leur âme, sévèrement examiné leur conscience. Ils se sont repentis, ils ont demandé pardon de leurs fautes, ils ont promis, de tout leur coeur, de ne plus les commettre, et malgré la constante tentation et l'infirmité humaine, sache-le bien, après s'être levés de la table sainte et en rentrant dans la vie, ils se sentaient tous un peu moins faibles et impurs, un peu meilleurs. Plusieurs d'entre eux, sois-en sûr, ont chassé pour longtemps l'essaim noir des mauvaises pensées qui tournoie sans cesse autour de nos fronts, et il en est un peut-être qui, à la veille du festin pascal, a reculé devant le gouffre d'un acte irréparable, d'un crime.

Mangeurs de bon Dieu! Ah! tes nouveaux éducateurs, misérable enfant, ne te diront jamais ce qu'a fait de bien et empêché de mal, depuis dix-neuf siècles, ce mince disque de froment pur où palpite la vie éternelle, et ils te cacheront toujours que, grâce à lui, tes ancêtres ont possédé, dans les temps les plus durs, la paix intérieure et l'espérance.

"Ni Dieu ni maître!" crièrent au peuple ceux qui ont fait de lui leur chose et leur proie, et ils feignirent de le sacrer roi. Puis, pour dompter et conduire à leur guise le monstrueux monarque aux millions de têtes, ils le grisèrent d'orgueil. Mais, plusieurs fois déjà depuis cent ans, il s'est réveillé de son ivresse, il a senti qu'il n'était ni plus libre, ni plus heureux, il a abdiqué entre les mains d'un seul sa royauté dérisoire, il a fait un effort pour revenir aux traditions de sa race, à ses anciennes croyances. Alors, voyant qu'il ne suffit pas de flatter le peuple pour en demeurer les maîtres, ses exploiteurs ont songé à l'abrutir par le mensonge et le vice. A force de calomnies, ils lui ont fait prendre en horreur cette église toujours prête à lui donner place au festin d'amour, à le nourrir du pain de consolation; puis, craignant que leurs dupes, après tant de promesses absurdes et jamais tenues, n'aient encore un accès de révolte et de colère, ils leur ont offert la communion mortelle, tendu le calice plein d'alcool!

Jeune insensé, qui viens d'outrager de paisibles chrétiens au passage, regarde l'affiche rouge qui flamboie sur cette muraille. J'y lis le nom d'un de ces hommes à qui tu t'imagines avoir confié ta part de pouvoir royal et que tu considères, dans ton stupide orgueil, comme ton serviteur. Rappelle-toi ses actes depuis vingt ans. C'est lui qui arracha de l'école où tu allais tout petit, l'image de ce Christ qui te bénissait sur sa croix, de ce Dieu, comme toi né dans le peuple, mort pour que les travailleurs et les pauvres comme toi puissent mériter par leurs vertus un ciel où tous seront égaux dans le repos et dans le bonheur éternels. C'est cet ambitieux jouisseur et sans scrupules qui a rayé le nom de ce Dieu des premiers livres placés sous tes yeux d'enfant; c'est lui qui, en te persuadant que tu n'as pas d'âme immortelle et que tu n'es qu'une future charogne pour le cimetière, exaspéra tes sens et tes appétits, te satura d'envie et de haine et te conduisit vers ce vice qui te fait seul oublier ta misère.

Et, le mal que t'a fait cet homme, ne prétends pas qu'il l'ignore. Lui, si prompt à hurler à la tribune contre la religion et les prêtres, quand a-t-il dit un mot, donné un vote pour fermer un cabaret, un débit d'absinthe, pour surveiller les laboratoires où l'on distille de la démence et de la phtisie? Cette église en ruines au milieu de la ville poussée autour d'elle, cette pauvre église qu'environnent vingt boutiques d'empoisonneurs, voilà l'oeuvre de ce criminel!

"Allons communier!", disais-tu tout à l'heure, en ricanant, à tes camarades. Hélas! tu ne croyais pas dire si vrai, toi qui insultes les mangeurs de bon Dieu! O déplorable enfant dont l'avenir m'épouvante, va communier devant ce comptoir diabolique, devant cet autel maudit! Va boire la folie et la mort!

François Coppée.

plus de cent guerriers; il sortit de la forêt, profitant du passage laissé libre par la retraite de ses ennemis.

La ligne des Hurons avait été coupée à peu près au milieu; les deux ailes, ainsi rompues, rentrèrent à droite et gauche dans les bois pour y chercher un asile. Uncas, indiquant à ses soldats la double direction prise par l'ennemi, leur fit signe de les poursuivre des deux côtés à la fois pour les exterminer jusqu'au dernier. Dociles à cet ordre, les enfants des Lenapes se jetèrent de nouveau dans le bois, et bientôt, dans les deux directions, on entendit les bruits du combat, redevenus de moins en moins distincts à mesure que les combattants s'éloignaient.

Un groupe de Hurons plus résolus, sous les ordres immédiats de Magua, dédaignant de prendre, comme les autres sauvages, ouvertement la fuite, s'était reformé au pied du rocher occupé l'instant d'avant par les soldats du sagamore, dispersés maintenant et lancés avec les leurs à la poursuite de l'ennemi. Magua, malgré son échec, conservait son air fier et hautain; ses ordres étaient toujours écoutés; l'énergie du désespoir se lisait dans ses regards plein d'un feu sombre, et, malgré l'irritation violente à laquelle il était en proie, il prenait ses dispositions pour utiliser ses dernières ressources à faire à son ennemi, en mourant, le plus de mal possible.

XXIV

Uncas avait si vivement lancé ses guerriers sur les traces des Hurons en déroute, qu'il était resté presque seul à l'orée du bois; mais, ayant aperçu le Renard-Subtil, il oublia toute prudence; son vif désir de vengeance l'emporta sur toute autre considération. L'homme, le sauvage, le misérable qui avait offensé la noble Cora était devant lui. Il n'eut plus d'autre pensée que de l'atteindre et de le frapper. A la hâte, et en poussant son éclatant cri de guerre, il rappela autour de lui cinq ou six guerriers, et, ne considérant point l'inégalité du nombre, il se précipita sur son adversaire. Magua aussi l'épiait de son côté; il suivait tous ses mouvements, faisant le compte de ses soldats. Il s'arrêta donc pour l'attendre et déjà apparaissait sur sa face hideuse un joie féroce, à la pensée que le jeune héros, qui avait mis son armée en déroute et fait crouler tous ses projets d'ambition si longuement et si savamment préparés son ennemi personnel son rival enfin, venait, avec une impétuosité téméraire et aveugle, se livrer à ses coups. Déjà, se croyant certain de tenir sa proie, de pouvoir la broyer, de répandre son sang à plaisir, il se redressait oublieux de toutes ses hontes, quant tout à coup de grands cris se firent entendre à quelques pas de lui. C'était la Longue-Carabine, qui, à la tête des blancs, accourait au secours de son ami. A cette vue, brusquement le Huron tourna le dos et se mit à battre en retraite en remontant la colline.

Uncas, emporté par sa bouillante ardeur, ne parut même pas s'apercevoir de l'heureuse intervention de ses amis; il se mit à peu près seul à la poursuite des Hurons, les harcelant sans relâche. Oeil-de-Faucon voulut l'arrêter; il lui cria de ne pas s'exposer inutilement, que la partie n'était pas encore gagnée, puisque la fille de Munro n'avait point encore été rendue à la liberté; mais le jeune Mohican n'écoutait rien, n'entendait rien; il bravait sans relâche le feu de l'ennemi et mettait à le poursuivre une telle ardeur, qu'il le contraignit bientôt à fuir avec la même rapidité.

Ce succès présentait un danger, et la fuite de Magua cachait encore un piège. Uncas dépassait tous les siens; il allait, il allait, sans souci de ses amis, sans s'inquiéter de savoir s'il était suivi, et sa course était si prompte, il justifiait si bien son nom de Cerf-Agile, qu'il allait, avant quelques minutes, devenir victime de sa témérité. Heureusement le chasseur et les quelques blancs groupés autour de lui, du point où ils se trouvaient, n'avaient pas une aussi longue distance que lui à parcourir pour rejoindre le sauvage Magua. Ils coupèrent à travers bois et se trouvèrent à point pour empêcher ce malheur à l'entrée du village des Wyandots, si bien que fuyards et vainqueurs y pénétrèrent à la fois.

A la vue de leurs habitations, au milieu de leur camp, les Hurons retrouvèrent la force de résister encore; ils se réunirent autour du feu du conseil et recommencèrent la lutte en désespérés. Mais le combat ne pouvait durer bien longtemps; les assaillants tombèrent sur eux comme un tourbillon, avec une violence et une rapidité sans égales. La hache du Mohican, la longue carabine d'Oeil-de-Faucon, l'impétuosité du major et même le bras nerveux de Munro firent merveille; en un instant la terre fut jonchée de cadavres. Et pourtant, malgré tous les efforts qu'ils firent pour atteindre ce but tant désiré, ils ne purent, ni les uns ni les autres, porter le coup mortel à Magua: il semblait que quelque génie du mal protégeait ce misérable, cause première de tous ces malheurs; ses guerriers s'abattaient incessamment autour de lui, mouraient à ses pieds, tandis qu'aucun coup ne l'atteignait, bien qu'il fût toujours au premier rang. Après ce dernier carnage des siens, jugeant toute résistance impossible, dans l'excès de sa fureur et de son désespoir, il poussa un cri terrible, et, suivi seulement de deux guerriers qui avaient survécu au massacre, il quitta brusquement le champ de bataille, laissant le Delaware recueillir à son aise les trophées sanglants de sa victoire.

Uncas s'aperçut promptement de cette fuite: furieux de n'avoir pu le rencontrer face à face dans la mêlée, il se précipita sur ses traces, croyant n'avoir rien fait tant qu'il n'aurait pas immolé à sa vengeance le Renard-Subtil. Oeil-de-Faucon, le major et David la Gamme, se hâtèrent de suivre le même chemin: la même pensée les dirigeait tous. Mais la course de Magua, comme celle du jeune chef delaware, était si rapide, que le chasseur, malgré la solidité de ses muscles et son extrême ardeur, avait peine à garder une distance lui permettant de venir, en cas de besoin, au secours de son ami. Quant à Heyward et au musicien, ils furent promptement distancés. Un moment Magua s'arrêta tout à coup, et, jetant un regard féroce sur son ennemi, il parut se demander s'il ne trouverait pas encore moyen d'assouvir sa vengeance en se précipitant une fois de plus sur lui. Mais ce projet fut abandonné aussitôt que conçu: il avait aperçu de loin le chasseur, qui abaissait déjà son arme redoutable. Il se jeta brusquement dans un fouillis épais d'arbustes et d'épines, et, toujours suivi de près par ses ennemis, il fit un assez long circuit qui l'amena, à couvert, à la porte des profondes cavernes dont nous avons déjà parlé. Oeil-de-Faucon, le voyant y entrer très résolument, poussa un cri de joie; maintenant leur proie ne pouvait plus leur échapper; cete fois ils le tenaient bien, et le coquin ne sortirait plus vivant de cette cachette qu'ils connaissaient comme lui.

Uncas et le chasseur se précipitèrent à leur tour dans la caverne; l'entrée longue et étroite les conduisit au centre des galeries, qui rayonnaient un peu de tous côtés et donnaient accès à ces pièces plus spacieuses où des centaines de femmes et d'enfants s'étaient réfugiés quand le camp avait été envahi. Se voyant découverts et poursuivis jusque dans leurs dernières retraites, ces malheureux se mirent à pousser des cris horribles et cherchèrent de tous côtés une issue. De loin, au milieu de la clarté sombre et sépulcrale qui régnait dans ces souterrains, on eût pu les prendre pour des ombres effarées fuyant à l'approche des humains; c'étaient comme autant de fantômes arrachés au repos éternel.

Au milieu de ce désordre, de cette confusion, augmentés encore par l'obscurité, ni Uncas ni le chasseur ne perdirent de vue leur terrible ennemi; ils ne voyaient que lui, et, sans qu'aucun obstacle vînt les en distraire, réglaient toujours sur lui leurs pas et leurs mouvements. Tous deux mettaient à cette poursuite la même ardeur; ils étaient animés du même sentiment, sans l'élever pourtant au même degré d'exaltation. Néanmoins, plus ils avançaient, plus l'obscurité allait grandissant, et bientôt ils eurent peine à distinguer leur ennemi, qui, familier avec tous les détours de ce labyrinthe souterrain, leur échappait à l'instant où ils pensaient le saisir. Un moment ils pensèrent avoir perdu ses traces, tout à coup une lumière plus vive leur montra une robe blanche flottant à l'extrémité d'un étroit passage opposé à la porte par laquelle ils avaient pénétré dans les grottes, et qui devait s'ouvrir du côté de la montagne à laquelle était adossé le groupe de rochers où ils se trouvaient.

"C'est Cora! s'écria le major Heyward d'une voix émue.

—Cora! Cora!" répéta à son tour Uncas; et, comme un daim surpris dans la forêt, il s'élança vers l'extrémité du passage.

"C'est elle!" dit le chasseur à son tour; et, élevant la voix: "Courage, jeune fille, ajouta-t-il, courage! nous arrivons à votre aide! Nous voici! nous voici!"

Ils sentirent leurs coeurs enflammés d'une nouvelle ardeur; ils ne soupçonnaient point encore cette issue de la caverne du côté de la montagne, à l'opposite du camp des Hurons, aussi s'élancèrent-ils en toute hâte sur les pas de Magua. Mais le chemin était étroit, inégal, presque impraticable; tout retardait leur marche; aussi Uncas, emporté par l'ardeur d'une telle poursuite, jeta-t-il son fusil, qui l'attardait, afin de courir avec plus d'impétuosité. Heyward, encore plus empêché, fit de même; ils ne tardèrent point à reconnaître leur imprudence, car les Hurons, tout en gravissant, à l'aide de leurs pieds et de leurs mains, l'étroit passage creusé dans le roc, trouvèrent moyen de leur tirer un coup de feu auquel ils ne pouvaient pas riposter. La balle effleura l'épaule d'Uncas, son sang coula, mais son ardeur n'en fut point diminuée.

"Il faut les atteindre! il le faut!" disait le chasseur, arrivant, dans un élan de son désespoir, à se placer à la tête de la petite colonne, "il faut les atteindre; s'il leur plaisait de tirer sur nous à cette distance, tous leurs coups porteraient; et, voyez-vous, les lâches! ils ont placé la jeune fille devant eux, de telle sorte qu'elle leur sert de bouclier."

(A suivre).

LES DANGERS DE LA CHASSE A L'ELEPHANT AUX INDES

Un chasseur est emmuré tout vivant. Comment ses compagnons le sauvent. Un curieux récit.

M. Eardley Wilmot, de l'administration des Forêts dans l'Inde anglaise, fut témoin d'une chasse à l'éléphant au cours de laquelle un de ses amis évita d'être tué par un de ces redoutables pachydermes en s'exposant à une mort encore plus affreuse. C'est le récit de cette tragique aventure que nous publions aujourd'hui.

* * *

Il y a quelques mois encore, John Neshtall était la santé et la vigueur mêmes. Ses muscles d'acier et sa carrure d'athlète faisaient l'admiration de tous les Européens qui comme lui vivaient depuis longtemps dans l'atmosphère déprimante de Burma. Aujourd'hui il semble morne et découragé, ses cheveux sont gris, il est nerveux à l'extrême, ne s'intéresse plus aux sports et s'éloigne de ses amis quand ils narrent leurs exploits cynégétiques.

Ses amis ne l'appellent plus que "ce pauvre Nestall" et prétendent qu'il ne retrouvera jamais plus son enthousiasme d'antan.

Voici les faits:

Nestall, monté avec deux de ses amis sur deux éléphants, marchait à travers les épaisses forêts de l'Upper-Burma, quand ils découvrirent les traces récentes d'une bande d'éléphants sauvages.

Si l'on observe un silence absolu, et si l'on marche contre le vent, rien n'est plus facile que d'arriver à portée de fusil des éléphants sauvages, surtout si l'on est monté sur un animal bien dressé. Ceux-ci prennent le nouveau venu pour un des leurs et s'étonnent moins de son approche que de celle d'un homme qui rampe dans l'herbe.

Nestall et ses amis arrivèrent donc bientôt en vue des éléphants. Le troupeau se composait de douze femelles avec leurs petits et d'un grand mâle aux défenses magnifiques.

Malheureusement, en manoeuvrant pour chercher un endroit favorable, ces animaux sentirent les chasseurs et, suivant l'habitude, le chef du troupeau s'avança pour se rendre compte du danger qui les menaçait.

Le mieux dressé des éléphants n'est jamais absolument sûr. Il est toujours sujet à des accès de nervosité, alors qu'il n'y a aucune raison de s'alarmer. Un pareil contretemps se produisit juste au moment où les deux éléphants des chasseurs auraient dû conserver leur sang-froid et tout à coup les deux animaux se mirent à galoper dans une direction opposée à celle du troupeau.

Le mâle aux aguets, concluant à l'infériorité de ses ennemis, résolut de leur faire payer cher leur témérité et se mit à leur poursuite.

Malheureusement, dans cette fuite précipitée à travers la forêt, Nestall fut heurté par une branche plus basse que les autres et la violence du coup fut telle qu'il fut précipité sur le sol sur lequel il ne se fit par bonheur que des contusions sans gravité.

Il ne fut pas long à reprendre connaissance et à se rendre compte de sa situation: d'un côté il entendait le galop des éléphants de ses amis qui fuyaient vers le Nord, de l'autre côté il entendait le galop non moins rapide du mâle à leurs trousses. Tout de suite il comprit que le seul moyen de se sauver était de monter sur un arbre, un arbre solide qui résisterait aux assauts de la bête et sur lequel il pourrait attendre tranquillement le retour de ses amis.

Justement, à quelques mètres se dressait le tronc d'un gros arbre mort. Il n'hésita pas—dans ces moments-là les décisions rapides sont essentielles—il grimpa à l'arbre et s'assit au sommet de celui-ci, à une hauteur de cinq mètres, sur le rebord du tronc desséché qui, circonstance bizarre, était creux comme un tube.

Sa situation, même à cinq mètres au-dessus du sol, n'était pas enviable. En réfléchissant, il pensa que ses amis auraient du mal à calmer leurs montures énervées et qu'il leur serait difficile de revenir le rechercher avant la nuit. Par conséquent, il allait être obligé d'attendre le lendemain matin sur ce tronc d'arbre, sans nourriture, sans abri, tout meurtri par sa chute.

L'arrivée de l'éléphant sauvage en bas de l'arbre interrompit sa méditation. Fut-ce la surprise de se retrouver face à face avec l'énorme bête ou le contre-coup de son attaque contre le tronc d'arbre, Nestall n'eut pas le loisir de se le demander, car il perdit tout à coup son équilibre et tomba non pas au pied de l'arbre, où le pachyderme l'aurait écrasé, mais au fond du tronc où il se trouva provisoirement en sûreté.

Nestall fut d'abord amusé par l'humour de sa situation, et il s'imagina en riant la colère et la stupéfaction de l'éléphant, qui devait certainement chercher partout cet adversaire disparu si miraculeusement.

Puis, peu à peu, sa gaieté s'évanouit, à mesure qu'augmentait l'engourdissement de ses membres endoloris, et il commença à trouver sa position, au fond de ce trou, dépourvue d'agrément.

Il s'aperçut que ses pieds reposaient sur une épaisse couche d'humus et de feuilles mortes plus haute que le niveau du sol et pourtant pas assez élevée pour lui permettre de sauter jusqu'au sommet de l'arbre. Il essaya alors d'empiler sous lui des débris de bois qu'il arrachait au tronc desséché, mais il constata bientôt qu'il ne pourrait jamais atteindre une hauteur suffisante pour sortir de son trou.

Jusqu'à présent, il n'avait pas encore songé sérieusement à sa situation. L'approche de la nuit et l'inutilité de ses efforts firent naître en lui une angoisse sourde et grandissante qui le plongea tout à coup dans un désespoir affreux.

Allait-il mourir lentement, enterré vivant dans ce cercueil naturel? L'obscurité était venue et maintenant il régnait dans la forêt un silence de mort, un silence qui aurait impressionné les plus braves.

Sachant qu'il était inutile de perdre ses forces en vains efforts pour grimper jusqu'en haut, il résolut de crier de temps en temps dans l'espoir d'attirer l'attention de ses amis, si le hasard les menait dans ces parages, et toutes les minutes son hurlement lugubre troubla la quiétude des bois comme la plainte d'une bête blessée à mort. Pourtant, vers le milieu de la nuit, la fatigue eut raison de lui et il s'endormit.

Lorsqu'il se réveilla, il faisait grand jour, mais une inquiétude atroce le hanta à la pensée que ses amis avaient pu passer près de lui pendant son sommeil. Dans une crise de désespoir, il se remit à hurler, puis, à bout de souffle, il s'accroupit la tête entre ses mains, en proie à une morne résignation.

Hélas! le malheureux n'était pas au bout de ses peines. A midi, le soleil au zénith plongea ses rayons verticalement dans le tronc de l'arbre et Nestall crut qu'il était enfermé dans un four, tant la chaleur devenait intolérable. Alors, dans une crise voisine de la folie, il se mit à sauter le long de la paroi intérieure du tronc, cherchant à agripper avec ses mains en sang quelque aspérité dans le bois. Une fois il se hissa jusqu'à deux mètres du sommet pour retomber lourdement sur le sol et recommencer une nouvelle tentative comme une mouche qui cherche à s'échapper de la cage.

Soudain, vers la fin de l'après-midi, il fut tiré de sa prostration par le son lointain des cloches de bois que les éléphants domestiques de Burma portent tous à leur cou. Cette musique lointaine fut alors la plus harmonieuse, la plus divinement belle qu'il eût jamais entendue. Le condamné à mort n'écoute pas avec plus de joie la voix du greffier qui lui lit sa commutation de peine.

Il attendit dans l'état d'esprit que l'on peut facilement s'imaginer l'approche de ses amis, préférant ne pas se fatiguer à crier trop tôt.

Quand le son des cloches, qui s'était fait plus intense à mesure qu'ils se dirigeaient vers son arbre, cessa tout à fait, il comprit que ses amis venaient de s'arrêter pour la halte et il hurla de plus belle jusqu'à ce que ses cris ne pussent plus sortir de sa gorge éraillée. Puis il s'évanouit...

Quand il reprit ses sens, il se vit couché au milieu du camp, sur l'herbe molle, entouré de ses amis inquiets, qui lui prodiguaient leurs soins les plus empressés.

Lorsqu'il fut un peu remis on lui expliqua la cause du retard apporté à son sauvetage.

Leurs éléphants ne s'étaient arrêtés dans leur course folle qu'à la tombée de la nuit et ils avaient eu toutes les peines du monde à repérer la position du camp.

Vers midi seulement, ils étaient repartis à la recherche de Nestall, recherche d'autant plus difficile qu'ils s'étaient égarés plusieurs fois dans la forêt dont les sentiers aux méandres infinis étaient impossibles à reconnaître. Ils avaient alors entendu ses cris dans le lointain, mais les appels avaient cessé avant qu'ils aient pu leur indiquer par leur direction la situation exacte du pauvre Nestall.

Le hasard seul les avait incités à examiner le tronc de l'arbre mort au pied duquel ils avaient trouvé le fusil et le chapeau de Nestall, trouvaille qui les avait intrigués et leur avait suggéré cette excellente idée.

Adapté de l'anglais par *Maurice Dekobra.*

Les poudres Miller contre les vers n'ont rien de repoussant et elles se prennent comme du sucre de sorte que peu d'enfants les refuseront. Dans quelques cas elles causent des vomissements dans un estomac malade mais ce n'est là qu'une preuve de leur action et non pas un indice qu'elles font du mal. On peut s'y fier; elle feront disparaître tous les vers.

LES ELECTIONS A MONTREAL

L'élément français l'emporte haut la main. La représentation anglaise diminue.

Montréal.—L'élection d'un Canadien-français à la mairie de Montréal et de quatre contrôleurs canadiens-français, est considérée ici comme une protestation de la population canadienne-française de la métropole contre les injustices que font subir aux minorités françaises dans les autres parties du pays les majorités anglaises.

Médéric Martin, député de Sainte-Marie, cigarier de son état, avait contre lui toute la presse française et anglaise de la métropole, à l'exception de trois feuilles hebdomadaires insignifiantes; il avait contre lui les barils d'or distribués sous forme d'annonces et de réclames, pamphlets de toutes sortes par l'Association des Citoyens, le Board of Trade, le Local Control of Women, le Temperance Union, le Stock Exchange, et son adversaire, le Major George Washington Stephens, était un personnage absolument sympathique aux Canadiens-français, parce que d'abord il parlait leur langue à la perfection et ensuite parce qu'il avait déjà exprimé publiquement sa sympathie pour nos compatriotes de langue française dans l'Ontario et s'était prononcé contre les avanies qu'on leur fait subir là-bas.

M. Médéric Martin avait contre lui la pénurie d'argent et on sait qu'il a tenu 96 assemblées dans la ville de Montréal sans le secours d'un seul orateur et en demandant l'hospitalité aux candidats à l'échevinage qui, sur les instances des auditoires, permettraient à M. Martin de se faire entendre.

C'est la première fois que nos compatriotes de langue anglaise perdent leur tour à la mairie.

Le décompte des votes indique que dans tous les quartiers canadiens-français la majorité du vote a favorisé M. Médéric Martin. Sa majorité sur M. Stephens est d'environ 5,000 voix.

Le vote d'hier soir, à Montréal, est des plus significatifs et devrait donner à réfléchir à ceux qui croient devoir, ailleurs que chez nous, profiter de leur force numérique pour écraser les nôtres.

CRI DE RACE

Dans Saint-Gabriel, où un nommé MacMahon, un Irlandais protestant, se présentait contre deux Canadiens-français et avait soulevé le cri de race en déclarant que puisque les citoyens de langue anglaise étaient en majorité dans le quartier, il avait droit de se présenter, c'est M. Joseph Elie, un Canadien-français, qui a été élu.

LE VOTE FEMININ

Les statistiques démontrent que huit milles femmes ont voté, hier, ce qui, étant donné le total du vote féminin, qui s'élève à 13,000 environ, est un fait sans précédent dans une élection municipale.

LE BUREAU DE CONTROLE

Des contrôleurs élus, deux étaient candidats de l'Association des Citoyens, MM. Joseph Ainey et Duncan McDonald. Les deux autres, Thomas Côté, journaliste, et Napoléon Hébert, courtier, étaient des candidats indépendants.

Le vote a été comme suit:
Thomas Côté: 28,530.
E.-N. Hébert, 27,632.
Joseph Ainey, 27,068.
D. MacDonald: 19,691.

M. MacDonald, qui est catholique, parle le français comme l'anglais.

Dans le nouveau conseil la représentation de l'élément anglais sera remarquablement plus petite, de beaucoup plus petite, de fait, qu'elle n'a été depuis nombre d'années. Dans l'ancien conseil le nombre des échevins anglais était de neuf et il y avait un seul membre du bureau de contrôle. Dans le nouveau conseil, il n'y a que sept échevins anglais en comptant parmi les anglais les deux israélites et un membre du bureau de contrôle.

Cependant les contribuables de langue anglaise, d'après les chiffres mis d'avant par les anglais, il est bon de le faire remarquer, sont 40 pour cent du total de la population.

LE LANCEMENT DU JAVELOT

Un sport moderne qui est un sport ancien. Comment et avec quelle habilité les Zoulous lançaient le javelot.

C'est un sport vieux comme le monde, cependant. Il figurait dans les Jeux Olympiques de la Grèce antique non pas comme sport particulier ou détaché, mais comme partie du *pentathlon.*

C'était là une épreuve où se faisaient remarquer les athlètes complets. Elle comprenait cinq exercices distincts: le lancement du disque, le lancement du javelot, la lutte à main plate, le pugilat et le *pancrace.*

Comme on le sait, ce dernier sport était considéré comme le plus dangereux. C'était une lutte où les deux adversaires avaient le droit de se servir de tous leurs membres: coups de poing, coups de coude et de genou, crocs-en-jambe, coups de pied, tout leur était permis, sauf de se mordre!

Mais revenons au lancement du javelot, qui est probablement le sport qui exige le plus long apprentissage.

Nous ne décrirons pas la façon dont s'y prend le joueur. Le poids du corps portant sur la jambe droite; le buste et la tête rejetés en arrière; le bras droit allongé en arrière dans le même sens que le javelot de façon à ce que la pointe repose sur le pectoral gauche avant le lancement; le bras gauche allongé en avant, ainsi que la jambe gauche.

Pour le lancement, tout le corps se porte vivement en avant en pivotant sur la pointe du pied gauche, et, la pointe du pied droit vient frapper le sol, le javelot, qui a suivi naturellement le mouvement du bras droit, fend l'air en décrivant une parabole dont le sommet ne doit pas être élevé à plus de trois mètres du sol.

S'il en était autrement, le trait perdrait de son élan en parcourant un trajet *inutile.* Mais, d'autre part, il risquerait de ne pas atteindre le but convoité,—la plus grande distance,—si la parabole n'atteignait qu'une hauteur inférieure à trois mètres.

Ce simple détail montre combien l'apprentissage est délicat; c'est, avant tout, une question de mesure, de plus ou de moins. On ne peut acquérir une réelle habileté dans ce sport que par une longue pratique.

Ajoutons que certains athlètes sont doués d'une façon extraordinaire. On dirait qu'ils sont créés et mis au monde pour le lancement du javelot! Nous avons vu récemment un jeune Français de dix-huit ans qui touchait pour la première fois un javelot. Son apprentissage consistait uniquement en ceci: il avait vu deux fois des camarades pratiquer ce sport devant lui.

Il prit de lui-même la posture classique, et, à la vive surprise des spectateurs, il lança le javelot à 71 pieds de distance, ce qui était déjà très honorable.

Un deuxième essai donna 84 pieds. Enfin, un troisième coup, le javelot franchit 92½. Ce n'était pas encore un record, mais c'était une brillante prouesse.

On souhaiterait que des indigènes—des sauvages, pour être plus précis—fussent admis à mesurer au lancer du javelot avec les champions américains, finlandais et suédois.

Certaines races sont justement réputées dans ce sport, qu'elles pratiquent d'ailleurs comme un art de la guerre.

Nous citerons en premier lieu les Zoulous, qui sont habitués dès leur extrême enfance à lancer la sagaie, et qui y acquièrent une dextérité inimaginable.

Nous avons vu un ancien chef zoulou, dont les hasards de l'existence avaient fait un artiste de cirque, qui exerçait dans un grand établissement forain des Etats-Unis.

Vêtu d'une peau de panthère, ce nègre à la stature superbe apparaissait dans l'arène avec un faisceau de trente sagaies longues de 6½ pieds et pesant chacune plus de 9 livres.

A 167 pieds de distance, il plantait ses trente javelots en l'espace de cent secondes dans une cible large de moins d'une verge.

Si nous nous en rapportons aux officiers européens qui ont eu affaire avec des peuplades africaines qui n'avaient pas encore perdu la pratique du javelot, certains guerriers peuvent atteindre avec cette arme terrible un but éloigné de 200 pieds.

Enfin, on prétend qu'une sagaie, quand un bon tireur ne se préoccupe pas de toucher un but, peut franchir jusqu'à 325 pieds!

Les Canaques des îles Hawaï, quand le fameux navigateur Cook les visita, étaient d'une habileté extraordinaire dans le lancement du javelot.

Certains pouvaient en percer un oiseau au vol!

Un de leurs sports favoris consistait dans l'exercice suivant. Un homme, la tête protégée par un casque, mais le corps et les bras nus, se portait sur une éminence, et cinq ou six joueurs armés de javelots le prenaient pour cible, à la distance de 100 ou 125 pieds.

Et l'homme devait attraper les javelots au vol, sans les laisser toucher la terre, et, naturellement, sans se laisser transpercer!

Tout cela, c'est du lointain passé! Il y a beau temps que les Canaques ont abandonné le javelot. Le dernier indigène des Hawaï, qui savait encore le manier proprement, un vieillard de soixante-dix-sept ans, est mort en 1883.

Claude Alboret.

NOMINATIONS

De la Gazette Officielle: Nouvelle compagnie: Manitoba Construction Co., Claude Buffet, Paul Grand, Gustave Cottenier, J.-E. Collin, P. Simonot.

Commissaires pour recevoir des affidavits: Rév. Cyrille Allaire, Elie Dagesse et Maurice Fey de Haywood, Jacques Florent Girardeau de Oak Point, A.-G. Grégoire de Marchand, Conrad Gauthier de Saint-Adolphe.

POUR L'ALBERTA

De forts contingents de colons canadiens-français s'y dirigent.

Boston, 7.—Un certain nombre de Canadiens-français établis depuis de longues années à Fall River et à New Bedford, vendent actuellement leurs propriétés pour aller s'établir dans l'Alberta. Les initiateurs de ce mouvement d'émigration vers l'Ouest sont MM. Pierre LaBrecque et Edouard Pépin. Ces messieurs sont revenus récemment d'un long voyage dans l'Ouest canadien et cette région leur a causé une impression si favorable qu'ils ont immédiatement décidé de venir s'y établir en amenant un bon nombre de leurs compatriotes.

* * *

Montréal, 7.—Le Révérend M. Normandeau est parti ce soir pour l'Ouest avec un fort contingent de colons qui vont s'établir au sud du Lac LaBiche, Alta.

Heureux celui qui n'est propre qu'à une chose! En la faisant, il remplit sa destination.

* * *

Tous sont nés pour observer le bon ordre, et peu sont nés pour l'établir.

Si on n'y fait attention, les vers causent chez les enfants des convulsions et souvent la mort. Le Mother Graves' Worm Exterminator protégera les enfants contre ces douloureuses éfflictions.

KRAFCHENKO MONTERA A L'ECHAFAUD LE 9 JUILLET A LA PRISON DE WINNIPEG

Il est trouvé coupable de meurtre par le jury après deux heures de délibérations. Il s'entend sans défaillir condamner à mourir sur l'échafaud. Il n'y aura pas d'appel. "Le verdict est juste dans les circonstances, déclare le meurtrier."

Morden, 7.—Dès le début de son plaidoyer Me Suffield, avocat de la défense, fait remarquer aux jurés que ce qu'ils ont à juger c'est une cause de meurtre et non pas une cause de vol. Il n'y a aucun doute qu'un meurtre a été commis, dit l'avocat de la défense. La Couronne a tenté de prouver qu'au moment du meurtre l'accusé était dans les environs et dans ce but a appelé un grand nombre de témoins. Elle a voulu qu'ils identifient l'accusé comme l'homme qui a regardé par la fenêtre dans la banque, qui a commis le vol, assassiné Arnold puis a fui dans l'automobile de Dyck. Dyck a donné un témoignage direct; c'est à vous de décider de sa valeur. J'y reviendrai plus longuement au cours de ma plaidoierie. On prétend que les témoignages de Rolph et de Bell constituent d'autres preuves contre l'accusé. La Couronne prétend aussi en découvrir dans les allées et venues de l'accusé avant et après le crime. Un montre, un pardessus, ainsi qu'une lettre de l'accusé à sa femme sont produits comme exhibits par la Couronne et à son dire sont des preuves de la culpabilité de l'accusé.

Il est évident que Susie Bergen et Mary Djorksen ont vu le même homme et d'après les descriptions qu'elles en donnent ce n'est certainement pas l'accusé. Me Suffield passe en revue toutes les dépositions concernant le mystérieux individu qui roda autour de la banque. Il fait ressortir leur vague et leur incertitude. Puis il passe aux témoins du meurtre. Il y en a cinq. Leurs dépositions se contredisent et diffèrent dans les détails des précédentes. Le témoignage de Root qui a vu l'assassin sauter dans l'automobile et qui s'est trouvé éloigné de lui de dix-huit pouces est à la décharge de Krafchenko. Dans plusieurs des détails, il contredit nettement le témoignage de Dyck. Mis en présence de l'accusé, Root a déclaré que ce n'était pas l'homme qu'il a vu. Si Root dit la vérité, Dyck a inventé une partie de son témoignage.

Quelle créance attacher au témoignage de la petite Mary Doerksen? Dans l'état de nervosité où elle se trouvait n'est-il pas que juste de dire que tout individu qu'elle a pu voir lui semblait être l'accusé? C'est un fait reconnu que l'identification d'un homme par les yeux est la plus faible preuve qu'on puisse invoquer. Tous les jurisconsultes qui ont traité des matières criminelles s'accordent à déclarer qu'on ne peut donner aucun crédit aux témoignages des enfants parce qu'ils prennent leurs rêves pour des réalités, répètent par désir de notoriété ou par crainte, comme venant d'eux-mêmes ce qu'ils ont entendu autour d'eux.

Me Suffield en vient ensuite au témoignage de Dyck, le principal et le plus important des témoins de la couronne. Sa version des faits est fantastique, pleine d'impossibilités, lourde de mensonges et sans aucun crédit. Si Dyck voulait dire la vérité pourquoi ne se contentait-il pas de dire la vérité et mentait-il en plus? Car il a été prouvé, hors de tout doute, qu'il a copieusement menti. Il met sur le compte de la crainte ses mensonges. Il prétend qu'après quelques jours d'emprisonnement il lui a dit la vérité. Comment le croire puisqu'il admet avoir menti dès le début? Comment concilier cela avec les témoignages de Herrick et Gorling? Point par point, Me Suffield démantibule le témoignage de Dyck. Il fait ressortir les contradictions entre ses déclarations et celles des témoins de la couronne sur une foule de points, entre les dernières dépositions de Dyck et celles données précédemment.

Rien n'est plus ridicule que l'histoire du bandit pointant dans l'automobile un revolver sous le nez de Dyck. Et cette balle qui perfore le rideau? Truc de Dyck pour donner de la consistance à son récit. Ce coup de revolver aurait été tiré, chose étrange, juste à l'endroit où d'après Dyck il devait ralentir l'auto pour qu'y grimpa le complice. Dyck déclare que jamais l'individu ne quitta son revolver mais il jure en même temps qu'il portait dans ses mains des rouleaux d'argent, qu'il les compta, qu'il défit ses faux favoris, qu'il souleva les coussins du siège et que sais-je encore. Comment concilier tout cela?

Dans sa première version, Dyck mentionne qu'il laissa chez McTavish un des occupants de l'auto. En tenant compte de tous les témoignages rendus, il est certain que cet homme est le coupable. Longuement, Me Suffield examine tous les témoignages concernant ce mystérieux individu. Puis il en vient aux témoignages concernant les habits que portait l'assassin. Là aussi les témoins de la couronne sont en défaut. Me Suffield fait voir toutes les contradictions, toutes les divergences qui existent dans les versions des témoins sur ce point important des vêtements portés par les meurtriers. Le récit du voyage de Dyck de McTavish à Osborne n'est guère de nature à donner du crédit à son témoignage. Tout ce récit a évidemment été forgé pour expliquer le laps de temps qui s'est écoulé entre l'allée à McTavish et le retour à Lowe Farm. Toujours des contradictions dans le témoignage. Plus son témoignage se déroule, plus les contradictions s'accumulent. Clements et Floaming se sont certainement parjurés. Me Suffield dissèque leurs témoignages et montre par où ils pèchent. Puis c'est le tour du témoin Rolph. Il passe un mauvais quart d'heure aux mains de l'avocat de la défense. Bell subit la même épreuve. Son témoignage est attaqué, passé au crible d'une rude critique. Il a été prouvé que Bell et Rolph avaient en leur possession l'argent volé. Il y a encore $2,000 qu'on n'a pas retrouvés.

Me Suffield termina par un pathétique appel au jury.

LA COURONNE

Morden, 8.Le réquisitoire de la couronne est très dur pour l'accusé. Me Hastings après une rapide revue du crime s'efforce de prouver qu'un seul verdict est possible: meurtre. L'accusé se savait un merveilleux tirer et ne pouvait aucunement douter qu'en faisant feu sur Arnold il le tuerait. Donc, il n'y a pour lui aucune excuse. Le crime a été prémédité et fait en pleine connaissance de cause. Me Hastings examine longuement toutes les circonstances qui ont précédé et suivi le crime, les démarches de Krafchenko, les allées et venues de l'homme mystérieux. Des déclarations des témoins, il forme un faisceau serré contre l'accusé. Il montre l'enchaînement des preuves de circonstances qui devraient décider le jury à rendre un verdict de culpabilité.

Il semble certain qeu le jury rendra un verdict demain. Il ne reste plus à entendre que l'adresse du juge aux jurés. Cela prendra quelques heures.

L'avocat de la Couronne aura parlé près de sept heures. C'est presque un record.

Au cours de sa plaidoierie, il a été souvent interrompu par l'avocat de la défense qui l'accusait de mal rapporter les dires des témoins. Plusieurs fois, Me Hastings tint compte de ces rappels de l'avocat de la défense. Le prisonnier n'a pas changé d'attitude. Il se montre toujours gai et a écouté sans broncher les témoignages de Dyck et de Rolph ainsi que la charge du représentant de la Couronne.

* * *

Me Hastings avait à peine terminé son requisitoire contre l'accusé que le juge Mathers commençait son adresse aux jurés.

Dès le début il définit ses pouvoirs et ceux des jurés. Son opinion légale doit être acceptée mais c'est aux jurés qu'incombe le droit de juger de la preuve. Sur la preuve, la décision des jurés est suprême. Rien ne défend au juge de donner son opinion sur la preuve mais rien n'oblige par contre les jurés à l'accepter. Ils ont parfaitement le droit de l'ignorer, de s'en tenir à une appréciation de la preuve tout à fait différente de celle du juge.

Le juge définit ce qu'est le meurtre et le simple homicide ou mort d'homme. Il cite sur ce sujet l'opinion de plusieurs maîtres anglais de la procédure criminelle.

Le jury doit d'abord se demander si un vol a été commis ou tenté. S'il conclut au vol ou à la tentative de vol, il doit se demander si Arnold a été assassiné pour faciliter ce vol ou l'évasion du voleur et s'il l'a été par l'accusé.

Le vol est prouvé. De même le meurtre d'Arnold. Il a été commis par le voleur. Nul doute que l'assassin est celui qui s'enfuya dans l'automobile de Dyck. Ce qu'il importe de savoir c'est si celui qui fit feu sur Arnold est l'accusé. La Couronne dit qu'il compiotait depuis dix jours le vol de la banque de Plum Coulee. Il y a encore le voyage à Plum Coulee. La Couronne invoque contre l'accusé tous ses pas et démarches avant le crime autour de Plum Coulee et à Winnipeg. C'est aux jurés de décider de la valeur des témoignages concernant l'homme mystérieux. Les témoignages de Dyck, Bell et Rolph se corroborent dans une certaine mesure, mais il est fort possible qu'ils aient été des complices du vol. C'est aux jurés de décider de l'importance à attacher aux dires de ces témoins.

Si ces témoins ont dit la vérité, un verdict de culpabilité s'impose.

LE VERDICT

Après deux heures de délibérations, les jurés reviennent prendre leur place. L'émotion est intense dans la cour comble de curieux. Tous les yeux se tournent vers le prisonnier qui, pose au stoïque. Aucun des jurés ne le regarde: le prisonnier pressent la décision qui sera donnée et se compose une contenance.

Après l'appel des jurés, le greffier dit: "Messieurs les jurés, vous êtes d'accord sur le verdict à rendre? Qui parlera en votre nom?

Robert Chapman se lève. Le greffier lui dit: "Quelle est votre réponse? Trouvez-vous l'accusé à la barre coupable ou innocent?"

"Coupable", répond d'une voix ferme et nette, le président du jury.

"Cest votre verdict à tous?" poursuit le greffier. Tous répondent immédiatement: "Oui."

Le juge libère immédiatement le jury. "Messieurs les jurés, dit-il, vous êtes libres. Vous avez accompli votre devoir en hommes honnêtes et consciencieux. J'approuve entièrement votre verdict. Vous êtes maintenant libres."

Me Hastings se lève et dit: "Qu'il plaise à Votre Seigneurie, ce m'est un bien pénible devoir de demander à la cour de condamner le prisonnier à la peine de mort pour le crime dont le jury le déclare coupable."

Le juge: "Dans ce but, j'ajournerai la cour à quatre heures."

La Cour ajourna; c'était la fin d'un procès commencé le 18 mars dernier.

A quatre heures, le juge revient au tribunal pour le prononcé de la sentence de mort.

LA SENTENCE DE MORT

"John Krafchenko, levez-vous. Avez-vous quelque chose à dire avant que la cour vous condamne?"

Le meurtrier répond comme suit: "Qu'il plaise à Votre Seigneurie. Messieurs les Jurés, je vous remercie pour l'attention que vous avez donnée à mon procès; dans les circonstances et avec la preuve faite je ne puis que trouver juste le verdict. Bien que dans ma carrière, j'aie commis de nombreux crimes, joué à cache-cache avec la police plusieurs années et fait beaucoup de choses que je savais mauvaises, il n'était pas dans ma nature de commettre le crime que vous a soumis la Couronne sous le nom de meurtre et qui est un des plus affreux que puisse commettre un homme. Je suis peiné que M. Arnold ait été tué bien que j'en sois accusé. Je ne nierai pas, parce que ce serait mentir, que j'étais là le jour du crime. La Couronne m'a représenté ici comme le seul homme qui se trouvait là le jour du crime; c'est faux. La preuve démontre qu'on n'a vu qu'un homme. Je suis certain qu'il y a trois hommes qui ont pu commettre ce crime, mais, Messieurs les jurés, je n'étais pas du nombre. Si le chef de police de Winnipeg ne craignait pas de perdre sa position, il pourrait vous dire quelque chose d'intéressant. A deux ou trois occasions j'ai travaillé pour lui. Il a voulu que je fusse un "mouchard" mais j'ai refusé. Quand il s'agit d'une vie d'homme, je n'aurais pas cru que le chef de police aurait agi comme il a agi. Je crois, Votre Seigneurie, qu'il y aurait là motif à une enquête. C'est tout, Votre Seigneurie."

Le prisonnier demeure debout et gravement le juge dit:

"John Krafchenko, vous avez été trouvé coupable de meurtre par vos pairs, d'après une preuve qui justifie ce verdict amplement et c'est maintenant pour moi un grave devoir de vous infliger l'extrême pénalité de la loi. La preuve ainsi que mon adresse au jury sera transmise au secrétaire d'Etat à Ottawa afin d'être étudiée par le gouverneur-général en conseil. Ce qui s'ensuivra, je ne saurais le dire. En même temps, je ne veux vous laisser aucun decevant espoir de ce qui sera décidé. Je vous conseille de bien employer votre temps à vous préparer à votre sort. La sentence de la cour c'est que vous serez conduit à la prison provinciale du district judiciaire est à Winnipeg et là détenu, tel que le veut la loi, jusqu'à jeudi, le neuvième jour de juillet, de la présente année de Notre Seigneur, pour y être conduit de votre prison au lieu de l'exécution et là y être pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'en suive. Que Dieu ait pitié de votre âme."

"ROSE DAY"

Qui peut refuser dix sous pour un orphelin?

Quelle bonne occasion pour tout sujet britannique de célébrer la fête patronale de notre gracieux Roi, et du royaume même, en portant comme on le fait en Angleterre en l'honenur de saint George, et en même temps contribuer à supporter les pauvres orphelins de la ville.

Quatre-vingt mille roses de toutes dimensions attendent l'occasion d'être mises à la boutonnière ou à embellir les carosses, autos, offices, tables, etc.: cela produira un coup d'oeil féérique.

Partout à Saint-Boniface comme à Winnipeg ces charmantes jeunes demoiselles qui se dévouent si noblement au service des orphelins trouveront des encouragements, car qui peut refuser dix sous pour un pauvre orphelin? Qui le manquera? Cette minime offrande répétée contribuera à effacer la dette de dix mille dollars ($10,000) qui pèse encore sur l'orprelinat Saint-Joseph de Winnipeg.

Les citoyens de nos deux villes seront fiers et heureux de posséder un si bel établissement, sans dette, car nul part ailleurs il y a plus de charité pratique pour les orphelins.

Ce qui est vrai à la lampe n'est pas toujours vrai au soleil.

LES QUATRE MEURTRIERS DE ROSENTHAL MEURENT SUR LA CHAISE ELECTRIQUE

En dépit de nombreuses interventions, les meurtriers de Rosenthal paient leur dette à la société et expirent, tous quatre, sur la chaise électrique en moins de quarante minutes.

Prison de Sing Sing, Ossining, N. Y., 13.—Les quatre meurtriers de Herman Rosenthal sont morts dans la chaise électrique à la prison de Sing Sing de bonne heure ce matin. Aucun n'a confessé sa participation à l'assassinat et aucun n'a mentionné le nom de l'ancien lieutenant de police Becker, trouvé coupable d'avoir poussé au meurtre de Rosenthal et auquel la Cour d'Appel vient d'accorder un second procès. Des quatre meurtriers, Lewis seul a parlé. Mais il n'a même pas nettement affirmé son innocence.

"Messieurs, murmura-t-il alors qu'on le ligotait sur la chaise électrique, je n'ai pas fait feu sur Rosenthal. Celui qui l'a dit s'est parjuré. Pour l'honneur de la justice, je dis messieurs, que je ne l'ai pas fait. Le témoin Stannish..."

Lewis ne put terminer sa phrase. On venait de lui appliquer le curieux harnais des condamnés et le courant électrique avait lancé son cadavre sur le devant de la caise. Lewis voulait dire que Stannish, garçon de restaurant témoin du meurtre de Rosenthal, avait menti sous serment mais la mort ne lui en donna pas le temps. Lewis a été éxécuté en second.

Dago Frank, un Italien, a été le premier à mourir sur la chaise électrique. Gyp the Blood fut le troisième et Lefty Louie le dernier. Les quatre exécutions eurent lieu en l'espace de 40 minutes. Elles eussent été encore plus rapides n'eut été le grand nombre des représentants de journaux. Cela nécessita à chaque exécution l'expulsion d'un certain nombre de témoins.

Les exécutions furent sans incident remarquable. Les quatre condamnés marchèrent à la chaise avec courage. Le tremblement de leurs jambes et la paleur de leur visage faisaient comprendre qu'ils réalisaient pleinement leur sort.

L'abbé Cashin, aumônier catholique de la prison, accompagna Dago Frank à la chaise électrique. Un rabbin juif accompagna les trois autres.

Après l'exécution, le rabbin juif a déclaré qu'il ne certifierait pas l'innocence des trois condamnés juifs, mais il est convaincu que Dago Frank n'était pas au lieu du crime et n'y participa pas.

Lewis est celui qui a le plus longuement résisté à la mort. Il fallut quatre chocs pour le tuer.

ST-BONIFACE

M. l'abbé Lambert sera ordonné prêtre dimanche prochain, à la cathédrale, par Mgr l'Archevêque. L'après-midi, il chantera les Vêpres à la cathédrale. Dimanche, le 26, il dira sa première grand'messe.

M. l'abbé Lambert recevra dimanche après-midi de 4½ heures à 7 heures à la résidence de sa mère, 50 rue Dumoulin.

* * *

Mme F. Deniset a donné naissance à une fille qui a été baptisée dimanche Joséphine-Marie-Thérèse. Parrain, l'honorable Joseph Bernier; marraine Mme Joseph Bernier.

* * *

Le R. P. Lortie, o.m.i., l'un des prédicateurs de la retraite, donnera, dimanche soir prochain, une conférence sur la question bilingue dans l'Ontario. Cette conférence sera sous les auspices du cercle LaVérendrye de l'A. C. J. C. et aura lieu dans la salle du Collège.

Le conférencier a été mêlé à toute la lutte en faveur des écoles bilingues et séparées dans l'Ontario. Il connaît la question dans tous ses dessous.

* * *

Pâques a été célébré avec éclat à la cathédrale qui, pour la circonstance, avait revêtu sa toilette des grands jours. Mgr l'Archevêque officia assisté des abbés Deslandes et Picot, comme diacres d'honneur, des abbés Brodeur et Leroux comme diacre et sous-diacre. Prêtre assistant le R. P. Lecoq, de Norway House.

Le R. P. Lortie, o.m.i., donna le sermon. Après l'office Mgr l'Archevêque adressa quelques mots aux fidèles.

Aux Vêpres solennelles, avec grande musique, Mgr Béliveau officia assisté des abbés Deslandes et Leroux. Le R. P. Pauze s.j. et les abbés Fortier, Caron et Michaud agirent comme chapiers.

Avec le concours de l'Orchestre LaVérendrye et de la Fanfare LaVérendrye, notre choeur de chant rendit avec grand succès le programme suivant:

Entrée—Marche des Prêtres (d'Athalie.) *Mendelsohnn*, Orchestre.

Messe—3ème Messe en Mi b., *L. de Morlier*, Grand Choeur et Orchestre.

Les solistes furent: Ténors MM. E.-A. Poulain et V.-J. Guilbert.

Basses: MM. C.-C. Bernier, J.-H. Clément et Ernest Levêque.

Offertoire—Hoec Dies, *Hammerel*, Grand Choeur et Orchestre.

Sortie, Marche Pantificale, *Gounod*, Orchestre.

A VEPRES

Tons Irréguliers, Faux Bourdons, Choeur et Orchestre.

Entrée—Marche, Orchestre.

Les solistes furent: MM. O. Leclerc, J.-H. Clément, J.-N. Clément, J.-A. Beaupré, J.-O.-E. Levêque, C.-C. Bernier, J.-P. Proulx et P.-E. Beauchamp.

SALUT SOLENNEL

Avec Orchestre
Ave Verum, *Gounod*.
Haec Dies, *Hammerel*.
Regina Coeli—Duo, *L. de Meurlier*.
Tantum, *F. Verdusseen, s.j.*
Laudate Dominum, *Lambilotte*.

Les solistes furent: MM. E.-A. Poulain, C.-W. Raymond et O. Leclerc.

Sortie—Marche.

M. le professeur Paul Salé dirigeait et M. Albert Bétournay tenait l'orgue.

* * *

Le R. P. Lecoq o.m.i. est de passage à l'archevêché. Ce bon missionnaire a été autrefois confrère du ministre Caillaux dont la femme assassinait dernièrement M. Gaston Calmette, directeur du *Figaro*.

* * *

Les Dames Patronesses ont, hier après-midi, donné une réception à l'hôpital en l'honneur de Mgr l'Archevêque.

* * *

Mgr l'Archevêque assistera mardi soir au banquet "All-Western Catholics" au Royal Alexandra. Il proposera la "Santé" du Pape.

* * *

M. le capitaine Léon Bourque nous a quitté, mardi edrnier, pour Montréal, où il épousera Melle Bélair, fille de M. Thomas Bélair et soeur de M. Bélair, gérant de la Banque d'Hochelaga à Winnipeg. Le mariage aura lieu le 20 de ce mois.

Avant son départ pour Montréal, les amis de M. Bourque lui ont fait une jolie manifestation à la salle du conseil municipal, mise à leur disposition par le maire Lachance.

* * *

Ce soir, les élèves du Juniorat donnent une grande séance musicale et littéraire en l'honneur de Mgr l'Archevêque. Le programme suivant sera exécuté:

Ouverture—Fanfare.
La Tour du Nord—Ier Acte. (Une allée du Parc de Stella, au pied de la Tour.)
Duo—Les Gondoliers de Venise, *Moreau*—C. Laflèche, J. Papineau.
La Tour du Nord—IIe Acte. (Une salle del a ferme de Stella.)
Chant Patriotique—Chorale.
La Tour du Nord—IIIe Acte. (Le Cachot Souterrain).
Quand on Conspire.
Adresse des élèves du Juniorat.
Réponse de Sa Grandeur.
O Canada—Fanfare.
Dieu Sauve le Roi!

QUAND ON CONSPIRE

Opérette bouffe en un acte, par Anthony Mars.

Personnages: Le Comte Bibinoff, C. Laflèche; Mimitri, maître de police, A. Girard; Ivan, domestique de Bibinoff, J. Papineau.

LA TOUR DU NORD

Drame en trois actes par el P. Faure, s.j.

Personnages:

Don Fernando, comte de Stella, V. Letain.

Don Alonzo, lieutenant des gardes du roi, fils de Don Fernando, L. Beaudoing.

Don Martano, ancien intendant du comte, possesseur du château et des terres de Stella, W. Bourque.

Ricardo, intendant de Mortano, J. Schnerch.

Bonifacio, ancien serviteur de Don Fernando et fermier du château, G. Bernay.

Jacopo, le mendiant des bois, A. Paradis.

L'alcade de Stella, magistrat, E. Savoie.

Un garde du Roi au service d'Alonzo, M. Grégoire.

Rinaldo et Beppo, assassins aux ordres de Ricardo, J. Baderski et A. Schimnowski.

Paysans et bûcherons.

La scène est en Espagne aux pieds des Asturies.

MUNICIPALITÉ DE RITCHOT

SOUMISSION POUR NIVELER.

Des soumissions pour faire les travaux de nivellement qui seront nécessaires dans les chemins ci-dessous mentionnés seront reçues par le soussigné jusqu'au vingt-huitième jour d'avril 1914.

De la station Willard jusqu'au chemin Sainte-Marie, environ 3 milles;

De Niverville jusqu'au chemin Sainte-Marie, environ 4 milles;

De Niverville Nord jusqu'à la section 12, environ 3 milles;

Du chemin de Niverville à la ferme de M. Simpson et de là au chemin Sainte-Marie, environ 4 milles;

De la traverse de Sainte-Agathe, du côté Est, jusqu'aux limites des terres, environ 2 milles.

On peut prendre certaines informations au sujet de ces travaux en faisant application au bureau du secrétaire-trésorier à Saint-Adolphe ou au bureau de M. Mainville dans la Salle Municipale à Saint-Adolphe.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque accepté par une banque au montant de cinq pour cent de la somme totale de la soumission.

Aucune soumission ne sera prise en considération à moins qu'elle ne soit accompagnée d'un chèque ainsi accepté.

La Municipalité Rurale de Ritchot se réserve le droit de refuser, d'accepter toutes et chacune des soumissions et ne s'engage pas d'accepter la plus basse ou aucune autre soumission. Les soumissions sont données pour chaque chemin séparément. Toutes les soumissions devront être marquées "Soumission pour niveler les chemins", et devront être adressées et déposées à la malle ou livrées au soussigné.

C. GAUTHIER,
Secrétaire-Trésorier,
Saint-Adolphe, Man.